

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 18.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 29 AVRIL 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et de plus juste qui soit en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

## LA SESSION

Le vote sur le fameux amendement de M. Blake au sujet du Pacifique a été pris mardi dernier, après un débat prolongé. Cet amendement a été rejeté par une majorité de quatre-vingt-deux voix sur cent quatre-vingt votants. Les rangs ministériels n'ont pas été ébranlés, et se sont même accrus d'un allié de gauche, qui abandonna son parti pour voter avec le gouvernement sur cette question. M. Blake a rallié en tout quarante-huit adhérents, parmi lesquels M. Mackenzie.

La position de celui-ci était particulièrement gênée. Il s'en est tiré de la meilleure manière. Refuser de se joindre à ses amis pour censurer les travaux faits en Colombie, c'est été reconnaître que le coup lui était destiné à lui-même en même temps qu'aux ministres du jour, et se décapiter par ce seul fait. Cela eût équivalu à une résignation en règle comme *leader*. Tandis qu'en emboitant le pas derrière son rival et en ayant l'air de ne pas s'apercevoir de la manœuvre de celui-ci, M. Mackenzie y perdait seulement du prestige, ce qui était un moindre mal et valait encore mieux que de perdre le commandement. Il reste moins considéré, mais il reste, et en politique s'il fallait toujours y regarder de si près on n'élèverait rien de solide ni surtout de durable.

M. Blake, pour sa part, visait deux buts à la fois : diviser le parti ministériel si possible, et embarrasser M. Mackenzie. Il les a manqués tous les deux.

Aussitôt après le vote, mercredi matin, la Chambre s'est formée en comité des subsides et a passé un premier item d'un million pour la section de Yale-Kamloops.

La Colombie est un pays difficile, et la construction du chemin de fer y coûtera beaucoup plus cher que dans les prairies du Nord-Ouest. Cette dernière section, en outre, se colonisera beaucoup plus rapidement que l'autre et devra nous rémunérer plus tôt par conséquent. Il serait à désirer que pour le moment on pût s'occuper exclusivement du Nord-Ouest. Mais il est impossible de négliger entièrement la Colombie, comme le propose M. Blake. Les conditions de l'arrangement Carnarvon, acceptées par M. Mackenzie en 1874, sont trop formelles pour cela, et force est au gouvernement de pousser les travaux du Pacifique dans l'Ouest et dans la Colombie à la fois.

La motion Blake donna lieu à une discussion importante. L'hon. M. Langevin, M. Thomas White, etc., y prirent part. M. Anglin, qui avait déjà parlé longuement quelques jours auparavant sur le tarif, plaça encore un grand discours à cette occasion. M. Anglin est moins désagréable à entendre qu'à voir parler. Ceux qui connaissent sa manière nous comprendront. Il perd à être vu. Il a des mouvements de bouche difficiles à décrire. Et puis, sa voix a des intonations peu harmonieuses qui ne tardent pas à fatiguer.

Mercredi, jour de la Chambre, il n'y eut rien d'important. La majorité de la députation passa l'après-midi sur la terrasse, à contempler l'incendie de Hull, dont Néron eût envié le spectacle. Jeudi, une grande partie de la séance a été prise par le bill du gouvernement sur le revenu de l'intérieur. Pendant la soirée, une dizaine de millions destinés au Pacifique furent pas-

sés au crible, en comité. Vendredi, la Chambre continua à discuter les crédits. On s'accorde à croire que la session finira la semaine prochaine, ayant duré environ quatre-vingts jours.

A. GÉLINAS.

## La vraie origine du terme "écuyer." C'est un américanisme

Le terme *écuyer* est d'origine américaine; c'est un autochtone, un aborigène du nouveau monde. Il était employé par nos prédécesseurs les Sauvages que nous avons charitablement dépouillés de leurs biens temporels au seizième siècle, afin de les rattacher plus fortement aux biens spirituels, les seuls véritables et que la rouille ne corrompt pas. Sous sa forme primitive le vocable *écuyer* signifiait percher, des mots indiens *ec, ek, eg, cuir, et uier*, chevelu; puis lorsque le Lhomond des Peaux-Rouges eut fait un *y* des deux *i*—comme dans *pays, moyen, joyeux*—il signifia enlevé de chevelure, artiste en scalpe. Ce mot était un signe et un titre de noblesse. Il n'était porté que par les personnes qui avaient scalpé plusieurs ennemis. Trait remarquable pour les ethnographes en ce qu'il prouve que les Indiens sont de même origine que les blancs, et non une production du pays comme l'a prétendu Voltaire. En effet, les blancs réputent nobles ceux d'entr'eux qui ont non scalpé, mais tué complètement le plus d'hommes possible. La noblesse française date des champs de bataille. Au temps de Charlemagne on s'enoblissait en coupant le col aux payens—obstacle insurmontable à la conversion de ces derniers—pendant la Croisade il fallait occire moult Sarrasins; actuellement il suffit de verser le sang de quelques Russes, Anglais, Chinois, Zoulous, Nègres, ou enfin des Allemands.

Autre trait de ressemblance. Chez les barbares du continent américain ceux qui avaient le plus mangé d'hommes, les vrais anthropophages qui, dédaignant la viande crue, rôtaient leurs ennemis avant que de les avaler, étaient choisis pour chefs, Sagamos, Sachems, Donacounas. Il en est encore ainsi parmi les nations dites civilisées. Pour être chef, roi, empereur, il faut avoir marché dans le sang humain jusqu'à la cheville du pied, forcé les vaincus à se manger eux-mêmes, égorgé les enfants sur le sein de leurs mères, sans oublier de saccager les moissons, de brûler les villes, et de piller les battus à merci. Alors on prend le nom de Conquérant Héros, guerrier sans peur et sans reproche, pacificateur, libérateur et autres titres menteurs. C'est par ce moyen que César, Charlemagne, Napoléon se sont immortalisés et que Grant aspire à un troisième terme.

Quand nos érudits disent que les premiers Français de la Nouvelle-France portaient le titre d'*écuyer*, ils sont sur la route du vrai; mais ils devraient ajouter que les Peaux-Rouges en ont été les premiers propriétaires et que les Européens leur ont volé ce titre avec le reste de leurs biens.

Mais il faut bien l'avouer—malgré notre vanité—ce terme a bien perdu de son prestige, depuis qu'il sert de suffixe à nombre de personnes qui n'ont oncques tué que des mouches et des poules, de-

puis surtout qu'il appartient *ipso facto* à toute personne qui reçoit un journal, quand même elle ne le paierait pas! J'allais oublier de dire que le débiteur que son créancier menace de poursuite judiciaire et qu'il espère mettre en prison est toujours qualifié d'*écuyer* par son boureau.

Or donc, comme disait dame belette dans Lafontaine, puisque le terme *écuyer* est peau-rouge d'origine on peut le porter aujourd'hui sans trop d'inconvénient vu que nous sommes les noirs et ayant-cause des Sauvages—des Canadois comme disent les anciens auteurs—et que le mort saisi le vif, suivant la coutume de Paris.

C. LÉPINE.

L'Assomption, 21 avril 1880.

N. B. Comme les incrédules pourraient douter de la véracité de ce que j'avance à propos du mot *écuyer*, je me crois obligé, en conscience, de citer l'autorité sur laquelle je fonde mon avancé. C'est Marc Lescarbot, historien de la Nouvelle-France, et véridique, puisqu'il était avocat, et honnête, puisqu'il ne plaïda jamais une seule cause.

Il établit dans son poème sur Memberton, à la dernière page de son manuscrit, que le vocable *écuyer* est d'origine indienne, tel que je viens de l'écrire. Malheureusement, cette page s'est perdue pendant que Lescarbot traversait l'Atlantique pour aller faire imprimer son ouvrage à environ cinq cent lieues de Port-Royal. Mais comme la matière ne se détruit point, on trouvera nécessairement cette feuille manuscrite quand on curera cet océan, et on verra que ce que j'émetts ici est la vérité vraie. C. L.

## M. RAMEAU ET L'ÉMIGRATION

Le *Travailleur*, de Worcester, publie une lettre que vient de lui adresser M. Rameau sur le sujet de l'émigration des Canadiens-Français aux États-Unis. L'émigration est un grand problème, dont la solution paraît indépendante de la politique. C'est un phénomène qui provient de causes supérieures et placées hors du contrôle des gouvernements. C'est de cette manière que M. Rameau envisage la question. Voici un passage de sa lettre au *Travailleur*:

Certainement l'émigration a été un grand mal, mais du moment où ce mal était devenu un mouvement nécessaire, irrémédiable, le mieux à faire est ce qui a été fait, et il faut rendre justice aux hommes intelligents et énergiques, tels que l'abbé Primeau, l'abbé Martial, vous, M. Carissan, etc., etc., qui avez transformé ce mal en un bien relatif et qui organisez partout de petites cités canadiennes au sein de la cité américaine.

N'oubliez pas que le peuplement des cantons de l'Est s'est opéré ainsi: c'est en organisant la paroisse canadienne au milieu du township anglais qu'on est parvenu à supplanter la population anglaise préexistante. L'unité française et catholique de la paroisse s'est trouvée plus forte que l'unité anglaise et topographique du township; il s'est élevé une paroisse, deux paroisses, trois paroisses, et le township a éclaté en lançant dans toutes les directions des débris anglais qui ont disparu pour laisser à découvert les paroisses françaises solidement établies.

Or il est possible que dans un temps donné, si l'émigration canadienne continuait à vous alimenter, et si la concentration et la conservation des éléments canadiens se maintenaient avec le même entraînement et la même habileté, il serait possible que dans certains centres la pré-

dominance de l'élément français, la contiguïté des paroisses devint le fait normal, et qu'ainsi il s'établit en quelque sorte des ramifications prolongées du Canada sur certaines frontières.

Mais tout ceci est dans le secret de l'avenir et dans la main de Dieu ; il n'en résulte pas moins que l'organisation méthodique des centres canadiens, l'organisation d'ensemble qui résulte des conventions et autres institutions, et enfin surtout la chaleur patriotique dont on a su animer ces populations sont des faits très considérables, qui témoignent à la fois et de l'intelligence dévouée des initiateurs et de la haute valeur intellectuelle et morale de la population française canadienne.

Il faut une forte étoffe pour couvrir  
De pareils habits.

Ces considérations remarquables ont déjà été faites sous une forme différente par d'autres publicistes (entre autres par Sa Grandeur Mgr Laffèche) qui ont vu dans l'émigration un fait d'une portée extraordinaire. Cet exode prodigieux entre dans les vues de la Providence, qui veille sur les moindres événements de la vie des peuples.

M. Rameau termine en suggérant aux Canadiens de la Nouvelle-Angleterre, si entreprenants et si fidèles à l'esprit national, de travailler à communiquer un peu de leur zèle aux Canadiens de l'Ouest, et surtout au groupe du Détroit, qui compte près de 40,000 individus. Espérons que ce conseil portera ses fruits, et qu'il aura l'effet de réveiller le patriotisme endormi de nos compatriotes du Michigan et des autres parties de l'ouest américain.

A. G.

## NOS GRAVURES

### La Semaine Sainte

Le dimanche des Rameaux, appelé aussi Pâques fleuries, est pour les catholiques un jour de joie et pour l'Eglise un jour de triomphe ; c'est une sorte d'éclaircie au milieu des sombres jours du Carême, au commencement de cette semaine sainte consacrée aux pratiques pieuses et à la pénitence. Il rappelle en effet aux fidèles l'entrée triomphale de Jésus dans cette Jérusalem qui, peu de temps après, devait le mener aux supplices. La tradition des rameaux est une des plus vivaces dans notre religion. En souvenir des palmes dont parle l'Evangile, il n'est pas de chrétiens qui ne fassent bénir en ce jour, selon la végétation du pays, les uns des palmes, les autres des lauriers ou des buis, qui sont comme des talismans protecteurs du foyer.

A Paris, la consommation du buis à la porte des églises est considérable ; on n'a pas toujours chez soi un crucifix, on a toujours un rameau de buis bénit, et tout le jour les chevaux de Paris sont ornés de cette livrée qui doit leur porter bonheur.

En Espagne, ce sont des espèces de roseaux qui ombragent les fidèles à la sortie de l'Eglise ; ce sont ces palmes qu'on suspend au-dessus de sa couche, sur la tombe des morts, aux crois des chemins, aux madones des carrefours, en signe de paix et de protection.

Notre gravure sur la semaine sainte est une coutume non moins touchante de ces provinces.

Indépendamment des tombeaux, ou grands reposoirs aux mille lumières ou les fidèles viennent adorer les saintes hosties le jeudi saint, dans la plupart des églises de province, chaque petite chapelle a son mode de reposoir. Sur de petits escabeaux garnis de quelque riche étoffe, un crucifix est déposé, couché sur un coussin ; cela s'appelle dans beaucoup d'endroits "le Christ au repos," et, pour ne pas le troubler, on redouble d'attention pour étouffer le bruit des pas sur les dalles retentissantes. On parle plus bas que de coutume, et pieusement, de chapelle en chapelle, on va faire une prière et baiser les pieds de chaque crucifix. Les enfants aiment à faire ces stations, où Jésus crucifié est à portée de leurs lèvres, ils observent aussi un religieux silence pendant toute la durée de leur pèlerinage.

Entre boursiers :  
— C'est étonnant que Z... se soit enrichi si rapidement, il avait un grand fond d'honnêteté.  
— Précisément... il s'en est défait à un prix très avantageux !

## ÉCHOS

La candidature du général Grant à la présidence des États-Unis paraît perdre du terrain parmi les républicains, tandis que celle de M. Tilden semble en gagner parmi les démocrates. Celui-ci est probablement le meilleur champion que son parti puisse choisir. Il n'a perdu la présidence, il y a trois ans, que par une misérable fraude. Il a été volé au bénéfice de M. Hayes. C'est le devoir de ses amis de ne rien épargner pour réparer l'injustice dont il a été victime alors.

\* \*

Le bal de la présidence, sous la direction de Mlle Blanchet, a été l'une des fêtes les plus brillantes de la saison parlementaire, pour la capitale. Tout le monde officiel y était. Il y avait plus de cinq cents invités. Ce fut un éclatant succès, qui rappelait le bal des ministres bas-canadiens, donné il y a cinq ans.

On a noté un incident à propos de cette soirée. Les danses vives avaient été exclues du programme, avec intention, manifestement. Cela fit murmurer les uns et applaudir les autres. L'acte de caractère qu'il fallait pour braver l'opinion des premiers indiquait d'avance qu'on saurait se contenter de l'approbation des derniers. Au reste, tout le monde était d'accord pour reconnaître que jamais les honneurs de la présidence n'avaient été mieux faits.

\* \*

M. Benjamin Sulte est venu à la rescousse de M. Tardivel, pour lancer l'affaire de la fondation d'une Académie canadienne. Il compare les débuts de cette Académie en embryon à ceux de l'Académie française au dix-septième siècle, et trouve qu'ils se ressemblent, d'où il tire un pronostic de bon augure pour celle-là. M. Tardivel était destiné à jouer le rôle de Richelieu à l'égard de l'Académie canadienne. On ne s'en serait jamais douté. C'est une découverte de M. Sulte, qui n'a pas toujours navigué de la sorte dans les eaux du grammairien québécois.

La révélation ne sera pas moins surprenante pour nos cousins de France. On ne pourra leur cacher la naissance de la merveille sortie du cerveau de M. Tardivel avec l'aide de M. Sulte, et nous nous figurons leur stupeur en apprenant la fondation d'une rivale de l'immortelle société des Quarante sur les bords du St-Laurent, au pays des Algonquins, au fond de l'Amérique. Ce sera une bonne aubaine pour la presse charivarique, que cet événement pourra défrayer pendant quelque temps, comme jadis l'imitation d'Empire de Soullouque, à Saint-Domingue.

Nous n'augurons rien de bon du plan de M. Tardivel, et nous l'attendons au fiasco.

\* \*

Certains maniaques, intrus de notre petite société littéraire, s'exercent à un métier qui est absolument inconnu en littérature dans les autres pays. C'est une sorte de critique à part, qui consiste à entreprendre un écrivain par le côté matériel, à écheniller ses œuvres pour y trouver des fautes de grammaire ou de typographie. On n'est pas capable d'aligner soi-même deux phrases passables, de formuler une idée de façon présentable, et l'on se dédommage en épluchant les écrits des autres qui ont la notion du style et qui mettent cette science au-dessus de la partie accessoire, physique, de l'art.

En France, ce genre est tout-à-fait ignoré. Il y a dans les grands ateliers de composition des grammairiens, des correcteurs d'épreuves spéciaux, qui ont pour tâche de reviser les manuscrits et de corriger, non-seulement les fautes grammaticales ou typographiques, mais même parfois des erreurs de forme. L'écrivain jette plus ou moins négligemment ses pensées sur le papier, dédaignant de s'attarder dans un travail mécanique. S'il lui arrive de perdre de vue les règles élémentaires, on ne lui en tient pas compte. C'est chose accessoire que d'autres corrigeront pour lui. Il est l'artiste, il sait l'art, eux savent le métier. Chacun fait ainsi sa part, et tout est

pour le mieux. Et personne ne songerait, en apercevant des fautes matérielles dans un écrit, à s'en prendre à l'auteur. C'est au correcteur d'épreuves seul qu'on s'adresserait, et, comme il n'est pas de l'art, mais du métier, la critique ne s'arrête pas à lui, pas plus qu'elle ne voudrait, en musique, accuser un organiste, par exemple, d'un accident qui serait le fait du souffleur d'orgues.

Nos grammairiens, improvisés critiques, ignorent probablement ces détails. S'ils les connaissaient, ils ne joueraient pas leur rôle ridicule. Ces pauvres gens, qui n'auraient pas accès à la publicité s'ils vivaient ailleurs qu'en Amérique, s'imaginent qu'on va les écouter lorsqu'ils veulent proscrire un auteur pour une faute d'orthographe. Leurs sottises prétentions ne prouvent qu'une chose : c'est qu'ils ne sont pas à leur place, et que le moment est venu de remplir dans nos ateliers une lacune qui existe depuis trop longtemps.

Les imperfections qu'ils dénoncent dans notre littérature proviennent du fait que nous ne sommes pas aussi bien organisés que nous devrions l'être pour la partie matérielle. Et nous avons là, à côté, des plumitifs qui feraient d'excellents correcteurs d'épreuves. Si ces messieurs voulaient seulement laisser là les plumes de paon dont ils sont affublés, pour rentrer dans leur caractère, qui n'est pas celui de critique ! Leur place est à l'atelier. Qu'ils y aillent ou y retournent, et nos phrases seront bien gardées.

A. GÉLINAS.

## FLUTE ET PICCOLO

Flûte scientifique. Piccolo raisonné.

Mon ami René Steckel est ingénieur civil ; sa partie principale c'est les mathématiques—il y excelle. Il fallait dire cela pour expliquer son succès dans l'invention de deux instruments de musique, grandement appréciés des connaisseurs.

Bien entendu, je ne parle pas ici en qualité de musicien, mais, depuis quatorze ans que Steckel entasse ses calculs, dans la chambre voisine de la mienne, son enthousiasme m'a gagné. Je ne suis pas en core mathématicien, cependant je me sens attiré. La double-cloche aidant, ma vocation pourrait se décider.

Shakespeare a dit : "défiez-vous d'un homme qui n'aime pas la musique."

Et moi qui l'aime à la rage !

J'ai donc suivi avec intérêt, avec perplexité plutôt, les tentatives, les efforts, les réussites de mon ami.

Il me disait, d'abord, que les flûtes mises dans le commerce sont presque invariablement incorrectes, fausses, et que pour en découvrir une, possédant toutes les qualités requises, il faudrait aller au bout du monde, et même plus loin.

Cette flûte miraculeuse  
Dont la vertu tient du roman  
Passe, entre nous, pour merveilleuse  
Et n'existe pas autrement.

Nous chantions en duo ce quatrain imité de Désaugiers, lorsque Steckel me dit net :

— Je vais en faire une flûte ! Après tout, c'est une affaire de calcul. Les ondes sonores, ça me connaît ; je trouverai moyen de les conduire et de leur faire rendre ce qu'elles ne veulent pas donner aux autres.

Il le disait—et il le fit !

Les ingénieurs n'ont certainement pas chiffré autant pour construire le pont Victoria que lui pour fixer le calibre de son instrument, saisir le secret de la marche capricieuse de la colonne d'air enfermée et chassée, et déterminer l'étendue des trous aussi bien que le point juste où il faut les ouvrir. Je ne parle que pour mémoiré des caprices de l'embouchure, des ressorts ingénieux des clefs, des conditions de précision extrême qu'exige tout le mécanisme.

Il s'agissait de produire un son qui n'eût qu'un seul caractère dans toutes les notes de la gamme. Si les basses gargouillent, c'est mauvais. Si les hautes parlent du nez, pas d'affaire. La question se complique lorsque vous atteignez

l'octave, car là, tous les défauts de l'instrument se font sentir à la fois : exagération, ton criard en haut, essoufflé en bas—sans compter qu'il faut presser la dose d'air et qu'alors elle agit follement sur les parois de la flûte, se dardant ici par masses, glissant ailleurs sans presque produire d'effet. C'est de l'irrégularité, de l'incorrection, du vacarme—pas de la musique. Jusque-là, faute de mieux, on s'est contenté de cela.

Pour découvrir les lois de la pression des ondes sonores, et parvenir à emmagasiner celles-ci dans un tube qui ne les force pas à détonner à tout moment, Steckel s'est livré aux expériences les plus curieuses. Enfin, il a produit une flûte qui n'a pas en vain tenté le voyage de Paris et qui y est restée entre les mains d'un fabricant, désireux de la populariser. Mon ami a profité de l'occasion pour aller voir l'Alsace, pays de ses ancêtres.

Quand il revint, je vis de suite qu'il manquait quelque chose à son bonheur ; je le questionnai.

— Ah ! dit-il, ce n'est pas fini : au piccolo maintenant ?

Et le piccolo y a passé.

Après la création de l'homme, il était encore possible de faire un être plus parfait ; la femme vit le jour.

Le piccolo de Steckel réalise ce rêve. Outre que c'est un véritable bijou, son accent a toutes les grâces des instruments délicats, sensibles et mignons. Aura-t-on cru cela du piccolo ? Il a perdu son timbre de gamin railleur. Le voilà qui chante, qui fait de la musique. On va lui porter respect ; plus que cela, il est si gentil de forme et d'allure, il est de si bonne compagnie que sa position est marquée d'avance dans le monde.

Ça n'a pas été sans nouveaux calculs, par exemple ! Des complications surgissaient ; une seule non résolue gênait l'entreprise. Elles ont été réglées et ne reparaitront plus.

Le tube, en nickel, sort de chez M. E. Chanteloup, Montréal. Les percées, les clefs, tous les jeux, sont de M. S. Laporte, Ottawa. Il fallait des artistes pour exécuter ses plans ; l'ouvrage terminé, on peut dire que MM. Laporte et Chanteloup méritent des éloges ; ils ont travaillé en maîtres.

L'instrument n'a que des clefs, qui s'adaptent aux ouvertures avec une telle justesse que la moindre fuite d'air est impossible.

De même que le piccolo idéal ne peut pas être en bois, les trous n'en peuvent pas être ronds. La flûte également.

Les trous sont carrés. Je soutiens, en petit comité, que nous avons ici la quadrature du cercle.

Sur le piccolo, j'ai fait graver ces vers, bien dignes d'un mathématicien de ma force :

Joyeux métal, brillant nickel,  
Chante la gloire de Steckel !

Si je dis tout cela d'un ton léger c'est pour attirer l'attention, car, cette fois-ci, je tiens à être lu, afin de faire connaître les travaux de mon ami.

Pour la flûte et le piccolo  
Chacun dira bravo, bravo !

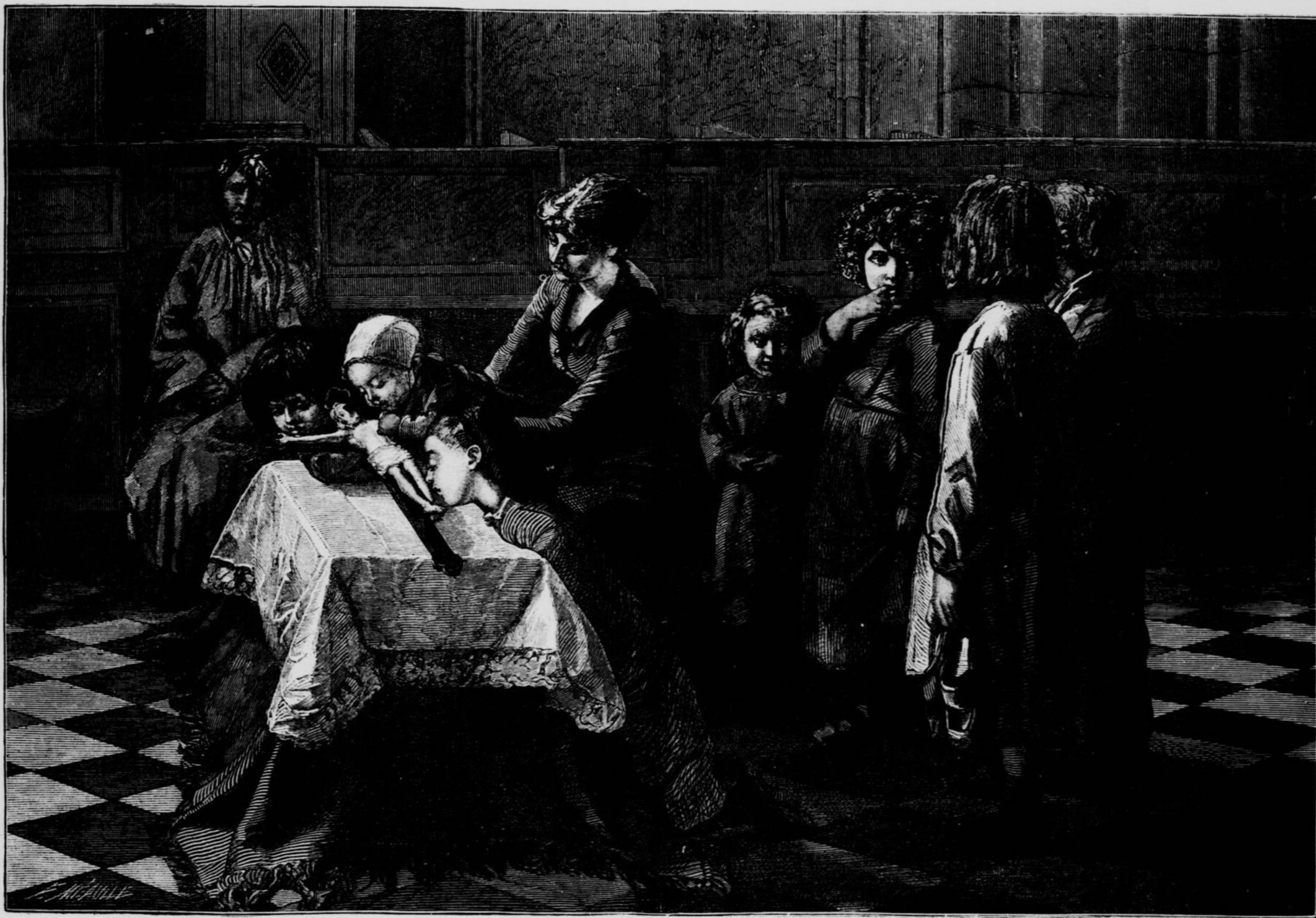
BENJAMIN SULTE.

## AVIS

Tous les abonnés qui changent de résidence au 1er mai sont requis de nous envoyer leur nouvelle adresse immédiatement, afin qu'ils continuent de recevoir notre journal régulièrement.

L'ouverture du chemin de fer du Pacifique sud, a donné lieu à de grandes réjouissances dans la ville de Tucson, Arizona. Le maire a envoyé des dépêches au maire de San Francisco, au président des États-Unis et à Sa Sainteté Léon XIII. Cette dernière était conçue en ces termes :

Le maire de Pueblo de Tucson a l'honneur de rappeler à la mémoire de Votre Sainteté que les Espagnols, avec l'autorisation de l'Eglise, ont pénétré dans ce pays en 1542, et de vous informer que depuis aujourd'hui un chemin de fer relie cette ville à San Francisco, Californie.



L'ADORATION DU CHRIST PENDANT LA SEMAINE SAINTE

## A BAS LE CENTIN ! VIVE LE CENTIME !

Mort au centin ! Tel est le cri que je ne cesserai de faire entendre.

—Allons, me souffle un ami qui veut bien me faire profiter de ses conseils, déjà un *que* dans la première ligne ! Tu oublies donc le châtement que vient de t'infliger un correspondant du journal *Le Canada*, lequel, avec art—c'est-à-dire en étalant tes *que* de façon à leur donner une allure *crâne*—a parfaitement fait voir que tu abas à l'excès de cette conjonction ! Cache ce *que*, que je ne saurais voir !

—Ah ! bien non ! Cette phrase, par laquelle je débute, a un air macmahonien qui me plaît. Elle semble dire : J'y suis, j'y reste, et être tout à fait dans le ton qu'il convient d'opposer à l'attitude de capitaine Fiacasse qu'affiche le centin chéri de mon contradicteur.

—Je ne dis rien du ton ; mais les *que...* tu sais où cela mène ? Songe que tu as affaire à une plume habile, exercée à la polémique, et qui ne te laissera jamais le dernier mot si elle n'a pour toi une tendresse au moins aussi touchante que pour le dada qu'elle monte à cette heure.

—Habite tant que tu voudras, elle ne peut faire que j'aie tort quand j'ai raison. Il y a encore des juges à Berlin !

—Des juges ! il en pleut ; mais ils opinent d'ordinaire en faveur de celui qui jette le plus de poudre aux yeux.

—Et tu crois que les lecteurs de L'OPINION PUBLIQUE... ?

—Sont tous intelligents et incapables de ne pas donner gain de cause à qui de droit. Cependant, comme tous les autres, et avant tout, ils imitent qu'un écrit ait de l'attrait, et, quelque logique que sera ton argumentation, si tu ne la revêts d'un cachet pouvant l'embellir, adieu l'enthousiasme, qui fait le succès presque en toutes choses, et avec lequel on te donnerait raison.

De plus, tu dois le voir, cet écrivain a été très sensible aux petits traits de bonne guerre que tu lui as lancés à propos d'affichage de respect, d'écriteau, de crânerie, etc. Sans cela, il ne ferait pas un si grand étalage de latin. Il ne te mettrait pas en parallèle avec un typographe qui lui a fait dire autrefois une sottise. Calme, il se serait rappelé n'avoir eu que faire d'aide en ce temps-là. Ton tort, vois-tu, c'est d'avoir touché juste. De là ses efforts pour faire prendre le change, si bien que sa thèse sur le centin, à force d'être bourrée de choses étrangères, est devenue un véritable fatras : un beau désordre, quoi ! un désordre qui, pour n'être pas un effet de l'art, ne laisse pas d'être poétique à sa manière, car l'on s'y *écartere sur les virgules et les points d'exclamation placés de travers* !

Dame ! on ne raisonne pas avec une trique sans faire au moins du tapage. Pour justifier tout ce tintamarre, la raison la plus plausible qu'il donne est empruntée à maître Aliboron, dans *les animaux malades de la peste* : "et quelque malin diable aussi qui me pousse !" Eh bien, jamais occasion ne s'offrira plus belle de frapper un bon coup. En jette-t-il des hauts cris parce qu'il a vu une lettre de trop dans le nom de Théophile Gautier ! Vite, dis que c'est à dessein que tu as ajouté cette *h*, qui a offert, ainsi placée, tout l'attrait d'une touffe de chardon !

Enfin, tout cet écrit n'est qu'une charge, animée, je le veux bien, *grouillante* même, mais une charge que tu dois être capable de repousser sans recourir au grec ou au latin. Allons, du feu, jarnigoine !

—Je crois avoir saisi ton idée. A l'instar du marchand de vulnéraire, tu veux que je joue du gobelet tout comme si j'avais un article à étaler en plein vent, et qu'avec l'accent de la conviction je m'écrie : "Adoptez le centime ! Il est moins fier, moins bravache que le centin ; mais, vous ne l'ignorez pas, la modestie va toujours de pair avec la légitimité ! Cette qualité mérite qu'on le prise à l'égal de l'or, et, s'il lui est rendu justice un de ces jours, il suffira d'un peu d'imagination pour

qu'on lui trouve un *air réjoui* et pas du tout *cassant* comme le centin, son usurpateur ! Alors, ô lecteurs, seulement alors, nous pourrions dire que l'un des effets de la *Puissance* circule sous un nom digne !"

—Sais-tu que l'on pourrait faire plus mal ?

—C'est ce genre qui te plaît !

—Oui. Seulement, je le voudrais un peu plus échevelé. Plus de rondeur dans tamanière donnerait aussi de la "carrure" au style !

—Il me fait peine, certes, de te contrarier ; mais c'est un genre qui me répugne et que je me garderais bien, par conséquent, de cultiver, surtout quand la gravité du sujet exige que l'on s'en tienne à la forme didactique. Si tous suivaient ce principe, les discussions cesseraient d'être longues, chose dont le lecteur ne pourrait que se trouver bien. De ce, tu dois conclure que déjà je tire à la fin de ma réplique.

—Tu aurais tort, crois-m'en.

—Pas du tout. Encore quelques mots, et j'aurai fini.

—Comment, fini ?

—Je n'ai jamais pensé, crois-le, à la possibilité de convaincre mon contradicteur. Sa dernière lettre, qui me montre les "grosses dents," prouve que j'aurais eu tort. A quoi bon, alors, batailler davantage, surtout quand l'ennemi met à son service un grand nombre de projectiles dont je n'aurais jamais fait usage contre un moins aguerri que moi ?

Le mot centin n'ayant jamais été populaire, il est difficile de supposer qu'il pourra le devenir, malgré ses 27 ans d'existence légale et tout ce que pourra faire et dire son père adoptif.

Celui-ci aura beau alléguer sa parenté avec les dizains, huitains, etc., c'est exactement cette consanguinité qui l'empêchera toujours de personnifier l'idée de la centième partie de notre piastre.

Reste la confusion à laquelle, dit-il, pourrait donner lieu l'emploi du mot centime. Ici, encore, et je m'en flatte, je suis loin de partager son avis. Les raisons pour le combattre ne manquent pas ; mais, par égard pour le lecteur, je n'en donnerai qu'une.

L'on parle de refondre bientôt nos lois fédérales, et si la commission chargée de ce travail trouve rationnel de substituer "centime" et "millime" aux mots centin et millin, la question sera dès lors tranchée. Chacun saura que notre centime vaut cinq fois celui de France, et toute méprise, je crois, sera impossible, même pour les étrangers, le chiffre de notre unité monétaire étant pour eux comme pour nous un guide sûr. C'est là mon dernier mot sur cette matière déjà trop débattue.

—Ton dernier mot... ton dernier mot... c'est à peine si tu as écrit le premier de ton article !

—Mon article ? il est tout fait.

—Comment cela se peut-il ?

—C'est tout simple : le compte rendu de l'entretien que nous venons d'avoir eu tient lieu.

J.-F. GINGRAE.

23 avril 1880.

Tous les tonneaux de bière renfermés dans la grande brasserie Schenger, Montevideo, ont servi à l'extinction d'un terrible incendie qui a éclaté dans cet établissement. Les approvisionnements d'eau étant épuisés, les pompiers ont demandé l'autorisation de vider les tonneaux dans leurs appareils. Le feu a fait plusieurs victimes, mais on s'en est rendu maître après avoir versé dans le foyer environ 20,000 gallons de bière.

La guerre contre la pipe vient d'être déclarée dans la capitale d'Ontario. Une assemblée publique s'est tenue à Toronto, présidée par le maire en personne, et l'on y a organisé une société "anti-tabac-niste." On se propose de créer un mouvement considérable en rapport avec le mouvement en faveur de la tempérance. Il paraît que plusieurs ministres protestants et des citoyens influents ont promis leur appui à la nouvelle société.

## UN MOT SUR LES JÉSUITES

Le Jésuite n'a qu'une soutane tous les trois ans, il vit dans une cellule blanche à la chaux, ornée de deux chaises de paille, d'une table de bois blanc pour écrire et de deux planches recouverte d'un matelas pour reposer. L'obéissance passive, les longues prières de nuit, d'interminables stations au confessionnal et un labeur constant, voilà l'emploi de ses heures. Le Jésuite ne jouit de rien, et, en dehors de son collège, vous ne l'apercevez nulle part.

On cherche partout ce qui les a fait si fermes, si résistants et si forts, mais c'est le martyr qu'on a cessé de leur imposer, et les persécutions et les outrages dont depuis trois siècles on les abreuve. — Ils sont comme l'arbre de la Foi, ils ne grandissent que dans la tempête.

On leur reproche de séduire l'esprit et le cœur de l'enfance. Il est vrai qu'ils savent mieux que personne parler à ces cœurs et captiver ces esprits. Un enfant ne vit pas six ans en contact immédiat avec le renoncement perpétuel sans prendre en haute estime celui qui, librement, accepte la discipline et pratique la soumission, surtout quand hors des murs du cloître il pourrait dominer et commander les autres hommes.—La douceur dans la force sera toujours pour tous une séduction irrésistible.

J'ai été élevé chez les Jésuites, et je n'ai rencontré chez eux qu'une bonté extrême jointe à une science immense. Certainement ils sont séduisants ! Mais quant à moi, je préfère leur grâce doublée de vertus à la solennité de vos universitaires derrière laquelle on ne trouve qu'égoïsme et indifférence. Les Jésuites ne perdent jamais de vue leurs élèves ; l'Université les jette sur le pavé sans plus s'en souvenir jamais.—"Je t'ai donné une mauvaise éducation, je t'ai fait faire des études stupides, maintenant à toi de te tirer d'affaires."

Au sortir du collège de Fribourg et faisant notre droit à Paris, nous n'étions pas meilleurs que nos camarades, tout aussi indisciplinés et tout aussi vauriens, mais il nous restait l'admiration pour ce qui était noble et grand, et surtout et avant toutes choses, ce que nos maîtres s'étaient tant évertués à nous apprendre : le respect à nous-mêmes !

Si nous enlevions notre chapeau devant le prêtre et devant la troupe, nous ne nous sommes jamais découverts devant qui ne le méritait pas. On nous avait appris à nous agenouiller dans les églises, mais aussi à ne jamais nous abaisser devant un homme, quel que fût le sommet auquel il était parvenu. Parfois nous avons suivi la procession, mais de notre vie nous n'avons fait escorte au succès...

Beaucoup de nous étaient devenus soldats du Pape, et on en riait beaucoup alors. Aujourd'hui, il n'est plus permis de rire de ces petits *zouaves de robe courte* qui, à Patay, ont répandu pour la patrie jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Avant de rendre l'âme, ils murmuraient une prière et leurs yeux cherchaient le ciel qu'on leur avait appris à espérer.

C'est d'eux qu'un illustre soldat a dit : "Il était plus touchant encore de les regarder mourir que de les voir combattre !"

PIERRE QUIROUL.

On sait que dans son troisième voyage, en 1498, Christophe Colomb, ayant jeté l'ancre à la pointe sud-ouest de l'île de la Trinité, appelée pointe d'Arenas, il fut assailli par un tempête qui le mit en grand péril. Toutefois, il en fut quitte pour la perte de l'ancre du vaisseau amiral. Or, on prétend que cette ancre perdue par Colomb vient d'être retrouvée au même lieu de pointe Arenas par le señor Agastino, en creusant son jardin. L'ancre que l'on croyait d'abord d'origine phénicienne, pèse onze cent livres. Mais en l'examinant avec soin, on a découvert la date de 1497. On prétend que les conditions géologiques du sol où elle a été trouvée permettent d'affirmer que cette ancre est bien l'ancre de Colomb.

## GERTRUDE

(NOUVELLE)

(Suite et fin.)

A ces mots, Gertrude ne put retenir plus longtemps les sanglots qui roulaient dans ses yeux en perles brillantes, et pleura amèrement sur sa chère enfant qu'elle tenait dans ses bras.

Après quelques instants d'un pénible silence, la petite Jeanne, enveloppant sa mère d'un regard douloureux, mais d'une bien vive tendresse :

—Pourquoi pleurez-vous donc encore ? Tenez ! ce qui me fait le plus de peine, c'est de vous voir si triste. Que j'ai peur des fois que vous allez mourir ! Non ! Dieu est trop bon, comme vous me l'avez dit si souvent, il ne permettra pas que vous mouriez maintenant. Que deviendrons-nous, pauvres orphelins, sinon faire comme vous : mourir aussi. Nous serions bien heureux dans le ciel, mais, puisque Dieu ne veut pas encore de nous, il faut se résigner à sa volonté et nous confier en lui. Si notre malheureux père nous voyait, croyez-vous, chère maman, qu'il serait insensible à notre misère, et qu'il ne changerait pas de vie ? Il ne serait pas assez méchant pour nous laisser mourir de faim et de froid sans nous aider. Il ne sait pas ce que nous souffrons ; il y a longtemps qu'il n'est pas venu ici ; si son bon ange le ramenait encore à la maison, j'irais l'embrasser, je me jetterais à ses genoux et lui ferais promettre de vous aimer et de travailler avec nous.

Ces dernières paroles avaient presque épuisé Jeanne. Elle avait dû s'interrompre plusieurs fois pour tousser, car le froid, le manque de nourriture et de vêtements lui avaient causé un gros rhume. A la fin, la mère, maîtrisant sa douleur, ajouta en caressant sa petite fille :

—Oui, mon enfant, prie toujours pour ton malheureux père, peut-être que le bon Dieu aura pitié de lui... Mais comme ton front est brûlant, et cette mauvaise toux...

—Je ne me sens pas bien, maman, je suis bien fatiguée, je vais me coucher de bonne heure, et demain je serai mieux.

En effet, grâce à l'œuvre bienfaisante de quelques bonnes âmes, Gertrude put donner à manger à ses pauvres enfants, et alléger elle-même sa faim dévorante. Après une fervente prière d'actions de grâces, ceux-ci s'étendirent sur un misérable grabat et jouirent de ce sommeil que procurent l'innocence et un estomac satisfait.

Jeanne, cependant, ne put goûter un repos paisible. Plus d'une fois, la pauvre enfant fut obligée de céder à un mouvement involontaire et de plus en plus impérieux de tousser. La fièvre, qui s'était aussi déclarée, empira la maladie à tel point, que le lendemain elle dut garder le lit. Sans que sa mère le soupçonna, il n'était que trop évident que sa petite Jeanne était atteinte du croup, maladie presque toujours mortelle.

La température humide de la chaumière, le froid du dehors, que le peu de vêtements de l'enfant ne pouvait garantir, et bien d'autres privations, l'avaient prédisposée à cette maladie. Et Gertrude, abandonnée de tout le monde, sans aucune ressource, était condamnée à voir sa petite fille en proie à de vives souffrances, peut-être mourir, sans pouvoir rien faire pour arrêter le progrès du mal. N'espérant plus rien sur la terre, elle mit sa confiance en Dieu, attendant peut-être un miracle de la Providence.

Deux jours se passèrent ainsi, jours d'angoisses pour la mère et de redoublement de souffrances pour l'enfant. Sa respiration était devenue pénible. Une sorte de sifflement s'échappait de sa gorge.

Dans un de ces moments de calme, elle dit à sa mère désolée :

—Maman, ne pleurez pas sur moi ; je vois bien que je vais mourir, aller dans ce beau ciel dont vous m'avez tant parlé, et où l'on jouit d'un bonheur si grand, si

parfait. La seule chose qui me fasse de la peine, c'est de vous quitter, vous laisser seule, abandonnée à la misère ; mais je prierai Dieu pour vous là-haut, je lui demanderai de venir à votre secours et de vous protéger.

Un nouvel accès de toux l'empêcha de continuer. Le lendemain Jeanne faisait pitié à voir avec sa figure congestionnée, les yeux injectés, le cou enflé et la voix presque éteinte.

Plusieurs heures s'étaient écoulées ; il faisait nuit. Le silence le plus profond qui régnait dans la chaumière n'était interrompu que par la respiration pénible de Jeanne, et les gros soupirs des deux enfants qui témoignaient qu'ils avaient beaucoup pleuré. À peine abrités et tassés ensemble dans un coin pour mieux se garantir du froid, ils grignotaient chacun un morceau de pain sec. L'infortunée Gertrude, agenouillée auprès du lit de son enfant, était un tableau vivant de la plus profonde tristesse ; c'était à fendre le cœur. Les traits flétris de son visage jadis doux et attrayants, ses yeux ternes constamment fixés sur le même objet, un frisson convulsif qui l'agitait parfois en faisant claquer ses dents avec bruit, auraient pu la faire supposer pour une personne privée de sa raison. Elle n'avait plus la force de pleurer ni de prier. Le coup avait blessé si profondément son cœur endolori qu'il semblait que la douleur avait fait place au plus morne désespoir et à un anéantissement momentané de ses facultés mentales.

### III

Il pouvait être dix heures du soir. Une neige molle et pesante tombait lentement ; quelques lumières scintillaient encore sous des toits et les piétons s'âpres se hâtaient de regagner leur domicile. La nuit était obscure, le silence profond.

Tout à coup un bruit inaccoutumé et les pas mal assurés d'un homme s'avancant dans la direction de la mesure, se firent entendre. Cet homme chantait d'une voix avinée une chanson de brigand. Au son de cette voix, Gertrude eut un tressaillement qui la fit sortir de sa torpeur. Elle promena des yeux égarés autour d'elle, et, par un effort de volonté dont les femmes seules sont susceptibles en certaines circonstances, elle surmonta le vif chagrin qui l'avait tenu durant plusieurs heures comme hors d'elle-même, se leva et se disposa à aller au-devant de son mari. En ce moment, Gamache, car c'était lui qui arrivait ainsi inopinément après bien des mois d'absence, ouvrit brusquement la porte et entra en chancelant sur lui-même, et achevant de chanter le refrain de sa chanson :

Allons, pendarl, réveille-toi,  
Prend ton couteau, cherche ta proie  
Vive la joie.

Une espèce de redingote qui lui descendait presque aux genoux, quoique déchirée en quelques endroits, semblait suffisante pour le préserver des rigueurs de la saison. Une ceinture, lui faisant deux ou trois le tour du corps, retenait un poignard et un pistolet que la malheureuse Gertrude reconnut à la lueur incertaine du feu de la cheminée ; un large feutre à bords rebattus était enfoncé sur sa tête de manière à lui couvrir la moitié du visage, une barbe grisonnante et en désordre lui couvrait tout le menton, et l'expression felino et dure de son regard seule aurait pu inspirer la terreur chez une personne plus forte et moins craintive que Gertrude.

— Est-ce bien encore mon ancienne demeure, dit-il, en s'arrêtant en dedans de la porte et promenant des yeux égarés autour de l'appartement ? Qu'est-ce que je dis, ma demeure, comme si je ne n'avais pas tout l'espace pour circuler librement et la calotte des cieus pour me servir de toit. Pst ! à Dieu, ou plutôt pst ! au diable comme nous disons entre nous, camarades, que je n'eusse jamais connu la tienne, dit-il, en s'avancant vers sa femme, qui se tenait à une petite distance de son mari.

— Que je suis heureuse de vous voir de

retour, Pierre, dit-elle d'une voix douce ! Je vous attendais depuis si longtemps.

— Tu m'attendais, reprit-il avec une sorte de ricanement ! Ne t'ai-je pas dit que je suis un oiseau de mauvais augure et que tu devais plutôt désirer mon absence que ma présence.

— Si vous saviez Pierre ! les pauvres enfants.....

— Ah ! je comprends, les enfants. Eh bien ! ils se couchent souvent le ventre vide, n'est-ce pas. Pourquoi ne parles-tu pas de toi aussi, femme ? Est-ce que par hasard tu pourrais vivre sans croquer une bouchée de temps en temps ? Mais à quoi bon pleurer ; cela n'apaise pas la faim. D'ailleurs on apprend à se faire à tout dans le monde, à la misère comme à la jouissance. Je suis un mauvais garnement, je le confesse à toi, Gertrude. Je sais que je n'ai rien à attendre de là-haut, si toutefois un tel lieu existe ; les hommes, c'est-à-dire, ceux qui n'ont pas secoué le joug de la dépendance et de la servitude, ne seraient que trop fiers de me pendre, mais malheur au maudit qui osera mettre la main sur moi. Je dois donc pourvoir à ma propre conservation. Le pain ne me manquera pas. Voilà ma providence à moi," accompagnant ces paroles d'un geste expressif vers le côté où pendaient ses armes. Aussi je me suis dit : " Voyons ! les soi-disant honnêtes gens me regardent comme un misérable digne de la potence ; je ne veux pas leur laisser d'autres soucis que celui de critiquer ma conduite, mais ma femme et mes enfants, eux, ont-ils fait du mal à personne ? Ils souffrent de la faim et de la misère, voyons si les bonnes âmes qui parlent si souvent de charité, qui prêchent au nom de Dieu le mépris des richesses et conseillent à ceux qui en ont de soulager les pauvres, voyons si leur cœur va répondre à leurs discours et s'ils empêcheront ces êtres innocents de mourir de faim. Compter sur la providence, c'est s'appuyer sur du vent. Quant à moi, on ne m'amuse plus avec ces sornettes d'enfants. Je sais que la force fait la loi en ce monde et que partout on voit le plus fort triompher ; aussi je t'assure, mignonne, que je ne laisse pas passer la chance au profit d'un autre quand j'y vois un magot à gagner."

Gertrude, immobile devant son mari éternel, écoutait sans rien dire les paroles incensées qu'il proférait. Elle songeait avec frayeur au degré de méchanceté et d'irreligion auquel il était parvenu. Son âme simple et bonne, ne pouvait concevoir toute l'étendue de son malheur, ne cessait d'espérer qu'il finirait par se corriger de ses mauvaises habitudes et à demeurer près d'elle. " Quand l'héroïsme doit aller jusqu'au merveilleux, c'est d'une femme qu'il faut attendre le miracle ; les hommes s'arrêteraient à la vertu." (1)

Dieu a versé dans le cœur de la femme un fonds inépuisable de tendresse et de miséricorde, ou, en d'autres termes, un besoin irrésistible d'aimer et d'être aimée. Ce sentiment ne peut jamais être arraché de son cœur, au contraire, il s'accroît souvent, d'autant plus que celui à qui elle a consacré son existence en est indigne. Il élève sa vertu jusqu'à l'héroïsme et fait naître dans son cœur une profonde pitié et une plus profonde tendresse pour un être dégradé. Elle n'a pas d'autre loi que ce sentiment intime qui fait sa vie, et elle pardonnera au moindre retour de regrets et d'affection, une vie de torts et de fautes.

Aussi, en voyant cet homme en qui elle avait placé tout son bonheur et ses affections, l'abandonner et la trahir dans ce qu'elle avait de plus cher, son cœur déborda de tristesse et de pitié. S'abusant sur la toute puissance de l'amour, elle revint, après quelques instants d'un silence douloureux :

— Mon pauvre Pierre, dit-elle, en appuyant sur chacune de ses paroles, mon pauvre Pierre, veuillez m'écouter un instant au nom de ce qui vous est le plus cher, et ne pas vous offenser de ce que je vais vous dire.

" Je sais qu'il fut un temps où vous étiez tout différent de ce que vous êtes maintenant ; alors vous craigniez Dieu et

(1) Lamartine.

travailliez à gagner votre vie en honnête homme. Aussi longtemps que vous n'avez pas abandonné votre créateur, il vous a assisté. Pensant que vous seriez plus heureux en prenant une compagne, je partageai avec joie votre existence, et une affection réciproque la rendit doublement heureuse. Ce bonheur fut court, mais il aurait duré toute la vie, si vous aviez apporté plus de courage au temps des épreuves. En vous enivrant, vous donniez entrée dans votre âme aux plus mauvaises passions. Votre femme et vos enfants vous devinrent d'abord indifférents, puis un fardeau. Croyant alléger votre sort, vous nous abandonnâtes, impuissants et sans moyens d'existence. Vous direz tout ce que nous avons souffert serait impossible.

— Qui ne souffre pas en ce monde. Est-ce que le pain m'est apporté, moi, sans que je sorte de ma tanière ?

— Oh ! Pierre, reprit Gertrude en se laissant tomber sur une chaise, en tenant une des mains de son mari qu'elle arrosait de ses larmes, si vous vouliez seulement abandonner la vie que vous menez, demeurer avec votre femme et vos enfants, et vous remettre au travail comme autrefois, que je serais contente et combien je tâcherais de rendre votre vie heureuse. Promettez-moi que vous suivrez mon conseil, et dites-moi que vous changerez de vie... ajouta-t-elle avec un accent capable d'adoucir le cœur d'un tigre.

Gamache parut en effet attendri des paroles de sa femme. Son ivresse s'était presque entièrement dissipée. Il ne dit rien pendant quelques minutes, indécis sans doute sur la résolution qu'il prendrait, résultat de la lutte entre ses anciens souvenirs qui lui rappelaient un bonheur passé et l'état actuel de son esprit.

— Je n'aime plus le travail, Gertrude, dit-il enfin en relevant fièrement la tête. Ce n'est pas en vain que j'ai secoué le joug de la dépendance. Je ne me sens plus aucune disposition à m'atteler de nouveau comme un bête de somme. Arrange-toi comme tu pourras ; les enfants, c'est ton affaire. D'ailleurs...

— Tout le monde ne doit-il pas travailler pour vivre ; nous serions si heureux.

Et, sachant que dans une entreprise, surtout lorsqu'il s'agit de se corriger de quelque mauvaise habitude, le premier effort est celui qui coûte le plus et décide généralement du reste, elle ajouta comme palliatif :

— Il s'agit d'y mettre un peu de bonne volonté, et Dieu fera le reste.

Mais, contrairement à ses espérances, Gamache répondit d'une voix sourde :

— Est-ce pour faire le reste qu'il m'a laissé manquer d'ouvrage lorsque je travaillais avec bonne volonté, et qu'il a voulu que notre maison fut brûlée ?

— Ne dites pas cela ! C'est blasphémer la bonté de Dieu que de parler ainsi. Il envoie des adversités, mais il n'abandonne jamais ceux qui le craignent et qui le servent fidèlement, tandis que celui qui fait le mal encourt toujours son châtiment.

— Agir autrement serait me vouer à une mort certaine. Vous et moi n'y gagneriez rien. Qui sait, continua le bandit, qui sait, si, dans ma profession, je ne pourrai pas encore vous être utile, à toi et à ces enfants que j'entends pleurnicher dans un coin. Je veux même dès ce soir te donner une preuve que je pense encore à vous autres, et puisqu'il faut en venir au fait, c'est justement pour cela que je suis arrêté ici en passant. Je tenais d'abord à savoir si vous étiez encore de ce monde et comment les honnêtes gens vous traitaient. Voici de l'argent pour vous acheter des nippes pour vous couvrir. A propos, laissez-moi te raconter un peu comment tout ceci m'est tombé dans le bec ; je n'y tiens pas rien qu'à y penser. Nous avons exécuté ce coup de main d'une manière si habile. Quelle *fontus* peur nous avons causée à cette pauvre Montgomery, comme ils l'appellent, et à sa gueuse de servante. Jamais je n'ai eu tel plaisir de ma vie. Imagine-toi, nous allions là en pleine nuit, cinq hommes bien armés, décidés à se faire pendre ou à tout saccager. Bien doucement nous pénétrâmes dans la

maison. Il n'y avait que deux femmes qui eurent vent de notre arrivée, ce qui nous donna, diable, à réfléchir tout de même, ne sachant d'abord à qui nous pourrions avoir affaire. Mais, bah ! des gaillards comme nous ne sont pas intimidés pour un *brin* ; nous montâmes l'escalier, enfonçâmes la porte de la cage où étaient nos oiseaux, et, leur ayant coupé les ailes, nous enlevons tout ce qui nous tombe sous la main, argenterie de toutes sortes, monnaie, effets, etc. Tiens, Gertrude, j'ai cru après cela que je te ferai une visite et te laisserais quelque chose. Vous aurez de l'argent pour vous nourrir pendant plusieurs mois..... mais quoi !.....

L'état de dégradation de Gamache ne lui avait pas permis de penser que l'histoire de ce vol avec effraction et la proposition qu'il lui fit d'accepter une partie du bien volé, révolterait tous les sentiments honnêtes de sa femme, toute pauvre, toute misérable qu'elle fut. Aussi éloigna-t-elle de la main les effets, disant qu'elle ne voudrait jamais s'approprier injustement le bien d'autrui.

Ce refus, dans une pareille circonstance, mit Gamache dans une violente colère.

— Comment ! m..... e..... tu ne veux pas accepter ce que je t'offre pour t'empêcher de mourir de faim, toi et tes enfants. Mille diables, prends cet argent, et jure-moi par-dessus le marché, de ne jamais souffler un mot de l'histoire que je viens de te conter d'une manière si sottise, ajouta-t-il en portant la main à son poignard.

À ce geste, la pauvre femme fut épouvantée. Jetant un cri d'angoisse, elle se précipita près du lit de sa chère Jeanne et perdit connaissance.

La colère de Gamache s'étant quelque peu calmée, il s'approcha du lit où reposait sa petite fille. Il la toucha comme pour la réveiller, et, n'obtenant aucune réponse, il se pencha de plus près en prononçant son nom, mais il s'aperçut au même instant qu'il parlait à une morte.

— Malédiction ! proféra-t-il en portant la main à son front comme un homme en désespoir, et il s'enfuit de cette maison.

Pendant que cet homme méchant profanait par sa présence ce lieu rendu sacré par la souffrance et la résignation, l'Ange-gardien de Jeanne, à un signe de la Mère des affligés, s'était envolé avec l'âme de cet ange terrestre dans la demeure des Bienheureux.

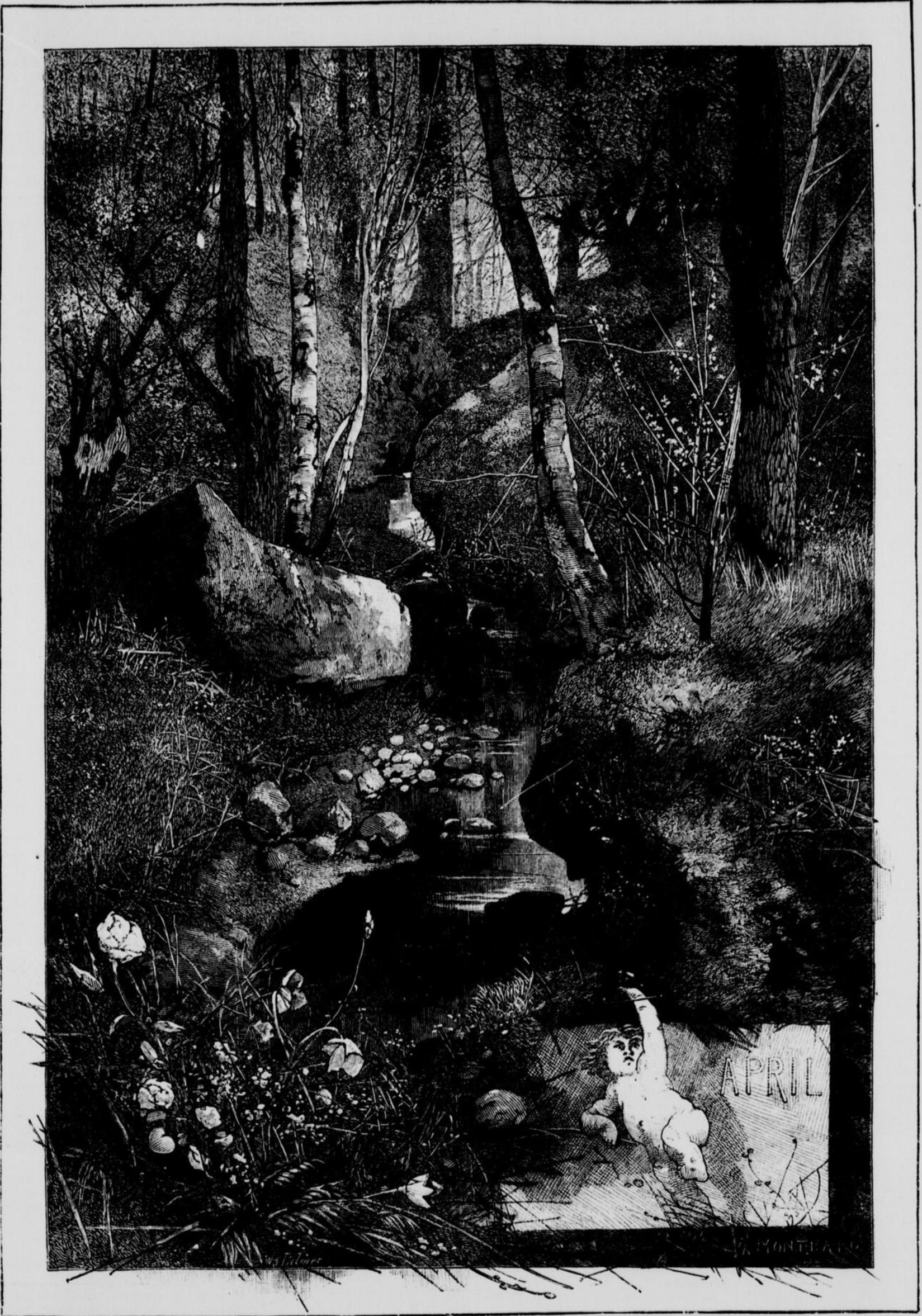
Deux jours après, Jeanne reçut une sépulture chrétienne, et, grâce aussi au digne prêtre à la charité duquel Gertrude avait eu recours, elle confia son plus jeune enfant à un hospice des pauvres, et elle-même dut son existence et celle de son seul enfant qui lui restait, en entrant comme femme de service dans une honnête maison.

Six mois après ces tristes événements, annonce fut faite dans les journaux qu'un cadavre avait été trouvé dans le fleuve St-Laurent, près de la Pointe-aux-Trembles, et, sur la déposition d'un journalier qui déclara sous serment identifier le noyé comme étant Pierre Gamache, autrefois aussi journalier, et avec qui il avait travaillé, le verdict de "trouvé noyé" fut rendu.

Comment était-il parvenu à une fin si misérable ? C'est ce que l'on ne put jamais savoir. Était-il tombé à l'eau accidentellement, ou s'y était-il jeté lui-même, poussé par un remords qui ne lui laissait peut-être plus de repos ; ou encore, y avait-il été précipité par quelques-uns de ses déloyaux compagnons ? Jamais, depuis, les événements n'apprirent qu'elle avait été la cause d'une fin si tragique.

ALPHONSE GAGNON.

**L'habile ménagère.**— La ménagère habile et soigneuse, lorsqu'elle nettoie sa maison le printemps, devrait se rappeler que ceux qui l'habitent lui sont plus chers que la maison même, et que leurs systèmes ont aussi besoin d'être nettoyés, en purifiant leur sang, réglant leur estomac et leurs intestins pour prévenir et guérir les maladies originaires de molaria, miasmes du printemps, et elle devrait savoir qu'il n'y a rien qui opérera avec autant de perfection et aussi sûrement que les AMERS DE HOBLOX, le plus pur et le meilleur des remèdes. Voir une autre colonne.



AVRIL



LA DÉBACLE À MONTRÉAL

# FOLLE ?...

X

Au château de Brix, vivait retirée, oubliée, une douce créature faite pour inspirer la pitié et pour se répandre en tendresses.

Ursule Poncelet, l'aveugle de naissance, que le mariage de Léonide avait brusquement transplantée de sa solitude des bords de la Marne dans une existence toute remplie d'activité, s'était pliée à ses nouvelles obligations avec une conscience souriante.

Si le caprice de sa sœur la conduisait à Paris, elle acceptait, sans en jouir, le mouvement parisien. Si quelque autre fantaisie la reléguait à la campagne, elle s'y trouvait heureuse pourvu que l'affection ne lui fit pas défaut.

C'était là le point sensible. Madame de Brix négligeait volontiers toutes choses, hors le plaisir. Ce qui, d'abord, fut un devoir, puis une habitude, lui devint un gêne. S'occuper d'une infirme ne rentrait évidemment pas dans la vocation d'une femme à la mode.

Tant que vécut M. de Brix, Ursule se sentit entourée d'égards. Cet homme froid recelait dans un cœur timide une parfaite bonté. Le malheur de l'aveugle le touchait profondément. Pour l'adoucir, il eut fait violence à sa nature concentrée. Dans ce ménage mal assorti, ce fut le mari qui prit à sa charge le soin de l'infirme.

Les illusions de M. de Brix n'avaient pas été de bien longue durée. Mais la taie ne tomba de ses yeux qu'en fragments impalpables; il en emporta encore des lambeaux résistants quand la mort le prit brutalement en vingt-quatre heures, à la suite d'une chute de cheval.

Peu de mois lui suffirent pour reconnaître que Léonide avait plutôt épousé sa position que lui-même; mais il préférait s'accuser de manquer d'attraits que d'accuser sa femme de manquer de cœur.

Il mourut en paix, attristé peut-être, point effrayé, croyant laisser sa fille Marie et le petit Aristide entre des mains mondaines, mais en des mains dévouées aussi.

Ce fut Ursule qui le pleura le plus sincèrement, le plus longuement, avec le souvenir attendri du bienfait reçu. Il lui avait témoigné patience et sympathie; lui disparu, qui s'occupait de l'aveugle ?

Marie pouvait la consoler, par son enfantine présence; Marie lui fut retirée. Vraiment, elle ne put se rendre compte du motif de cette séparation. Il n'y avait entre elle et la fillette qu'un échange de doux propos, de caresses naïves, et d'abord, sous prétexte d'éducation, puis bientôt de santé, l'une fut confiée à une gouvernante dans une des ailes du château qui devint sa résidence, l'autre demeura seule dans l'éternelle obscurité où s'échouaient ses jours.

La saison des réceptions annuelles apportaient à mademoiselle Poncelet un peu de distraction. Léonide n'en servait comme de chaperon lorsqu'il lui paraissait agréable d'étendre le cercle de ses invités; chaperon peu gênant, peu exigeant, pris, laissé, entouré, abandonné suivant les circonstances, et que les visiteurs enveloppaient de cette politesse banale qui devient, quand l'exemple ne tombe pas d'en haut, le partage des infirmes sans remède.

On la trouvait toujours, en cette saison, assise sur la terrasse, ou dans le grand salon de Brix, avenant quand on venait à elle, désignée quand la troupe joyeuse s'envolait dans le parc, reconnaissante d'une attention, pardonnant un oubli, ne se plaignant jamais.

Dans ce grand parc, peigné, romponné, planté à la mode anglaise, elle n'avait pu apprendre à se diriger sans guide. Souvent les guides lui manquaient. Les immenses corbeilles luxueusement garnies de plantes rares, ne lui causaient pas l'innocente joie des modestes fleurs de Noget. Elle ne les connaissait pas, ne les aimait pas, n'en pouvait suivre ni le développement ni les transformations. Les fleurs de Brix étaient pour l'aveugle des gammes suaves de parfums. Les fleurs de Noget avaient été ses amies.

Lorsqu'Ursule apprit de Léonide la rencontre de M. Montrel, leur réunion, sa prochaine arrivée au château, la pauvre fille eut une sincère joie. C'était le vivant souvenir d'un passé bien humble et toujours regretté, ce jeune homme inconnu, dont le nom remplait autrefois, pendant plusieurs jours, l'existence vide des orphelines.

Eugène Montrel descendit un soir de la caïenne que madame de Brix envoyait à la gare chercher ses visiteurs. Il était accompagné du commandant de Rollezan, et, si le visage du premier exultait, celui du second exprimait tout le dépit d'un rôle joué à contre-cœur.

A la façon dont l'ingénieur s'inclina sur la main de Léonide, qu'un hasard heureux amena sur le perron tout à point pour lui souhaiter la bienvenue, le commandant n'eut plus de doute sur le titre de prétendant que cet intrus allait prendre.

Et le bon accueil de Léonide, dont la grâce expressive se tempérait par une réserve coquette, acheva de lui révéler que ce prétendant serait plus redoutable que tous ceux qui l'avaient précédé.

Le pauvre commandant en blêmit. Ses cheveux grisonnants, cachant mal une tardive dose de folie, se dressaient d'effarement à l'aspect du bonheur jeune, de la réciprocité toute naturelle qui semblait narguer ses secrètes visées à la main de sa cousine.

Froissé dans cette affection vraie, qui n'avait d'autre tort que de venir hors de saison, le vieil officier ne put maîtriser une première impression de colère qui l'amena raide, gourmé, les sourcils férocelement rapprochés, auprès de sa cousine sur la terrasse, tandis qu'Eugène, présenté sur l'heure à mademoiselle Poncelet, lui parlait déjà de l'oncle Piélard.

—Ma cousine, dit le commandant d'une voix grosse d'orages prêts à fondre, j'ai le regret de vous apprendre que, ma mission remplie, je retourne à Paris par le train de nuit.

—Ah, bah !... fit-elle en s'arrêtant net comme frappée d'un étonnement profond.

—J'ai du moins, reprit-il, la satisfaction de ne pas vous laisser dans l'isolement, puisque la société qui peut vous être la plus agréable, je ne le prévois que trop, vient enfin, et par mes soins, de vous être offerte.

Elle sourit, d'un fin sourire dont elle avait le secret, qui montrait à demi ses petites dents aiguës.

—Je ne veux pas rester à la campagne, avec M. Montrel, sans vous, mon cher commandant. Il vous faut demeurer, au contraire, pour m'aider à le distraire un brin.

—Oh !... je suis sans inquiétude à cet égard; ce jeune homme ne manquera point ici des distractions qu'il ambitionne. Votre présence seule, Léonide... et, d'ailleurs, mademoiselle Ursule....

—Ah ! ah ! ah !... fit-elle en éclatant tout à fait d'un rire cristallin que le commandant trouvait particulièrement agréable; ah !... si je compte sur ma pauvre Ursule !... vous avez ce soir des idées sublimes, cher ami !

—Je ne la cite pas comme source de gaieté, la chère demoiselle !... mais comme Mentor.... Vous voulez m'en donner le rôle, ma cousine, et... ma foi !... franchement, je le trouve trop lourd !

Elle joignit les mains d'un air de complet ébahissement :

—Eh ! mon Dieu ! dit-elle, lequel voudriez-vous donc jouer ici, mon pauvre vieil ami ?

Tout interdit, il balbutia je ne sais quelle phrase incompréhensible; il entendait ricaner autour de ses cheveux blanchissants, les nombreuses années écoulées qui semblaient saluer sa déconvenue d'une pitié ironique.

Comme pour adoucir cette cruelle parole, Léonide plongea dans ses yeux troublés le regard bleu, limpide et profond, tout chargé d'amical reproche, dont le charme soulevait et calmait tour à tour les tempêtes.

—Vous allez être aimable et bon pour M. Montrel, mon cher cousin, reprit la gracieuse femme. Je compte sur votre cœur, plus encore que sur votre esprit, pour m'aider à varier la monotonie de la vie champêtre pendant la visite de ce jeune homme, auquel le souvenir de mon cher parrain donne droit à tous mes égards.

—Est-ce seulement le souvenir de votre "cher parrain" Léonide ? demanda-t-il, non encore apaisé.

Elle lui prit le bras, s'y appuya doucement et murmura du bout des lèvres :

—Ah ! le vilain curieux ! qu'on aime toujours malgré ses révoltes et sa tyrannie !

Naïvement énorqueilli, l'excellent homme pressa contre son vieux cœur dévoué le bras mignon qu'il soutenait, promit d'être aimable au dîner, et le fut comme il l'avait promis.

Dès ce premier jour, Eugène devint l'intime ami d'Aristide de Brix, un petit garçon rouge, grimaçant, criard, égoïste et déplorablement élevé. "Mon bébé adoré" disait toujours Léonide en parlant de lui.

Dans le grand salon, où l'on se réunissait pour fuir une averse inattendue, monsieur Montrel remarqua tout d'abord le portrait en pied de monsieur de Brix, très ressemblant avec sa laideur positive, sa calvitie, la nuance décolorée de ses cheveux blancs, ses lèvres épaisses, ses yeux mornes.

Eugène chercha des yeux le petit Aristide dont la figure rappelait d'une façon frappante ce triste portrait, et, dans sa mémoire, s'éclaira, pour la dix-millième fois, le rayonnant portrait de Péronne, l'étoile de sa vie !

—Monsieur, dit l'enfant, qui avait suivi la direction de son regard, n'est-ce pas que c'est pas vrai que je ressemble à papa ?

—A votre âge, mon petit ami, on doit ressembler aux anges, répondit Eugène assez embarrassé de l'apostrophe.

—Là... je savais bien, moi. D'abord personne ne ressemble à papa, pas même ma sœur... —Votre sœur ? répéta le jeune homme surpris.

—Oui, Marie, ma sœur aînée. Je ne l'aime pas. Je ne la vois jamais. Elle est très-méchante.

Abasourdi, l'ingénieur demanda machinalement :

—Où donc est-elle ?

—Au château. Oh ! vous ne la verrez pas. Personne ne la voit. Personne.

Eugène avait si vaguement entendu parler de la fille de monsieur de Brix qu'il en avait oublié l'existence. Son nom n'était jamais tombé des lèvres de Léonide. Il se demanda si c'était un caprice d'enfant ou une réalité que cette assertion.

Léonide entra en ce moment. Son fils courut à elle en disant d'un ton fâché :

—Maman, ce monsieur ne veut pas croire que ma sœur soit méchante. Dis-lui donc que c'est vrai, que je ne suis pas un menteur.

Une nuance de contrariété glissa sur le front de la jeune femme, dont la main se crispa légèrement dans les mèches mal frisées de l'enfant.

Peut-être trouvait-elle bien prématurée cette

grosse question qui se dressait devant Eugène dès ses premiers pas dans la maison.

L'enfant fit la grimace, secoua ses cheveux et répéta sa phrase avec l'entêtement majeur dont il était doué.

—Tu ne mens certainement pas, dit enfin madame de Brix en dissimulant mal son malaise; mais tu sais que je t'ai défendu de t'occuper en rien de ta pauvre sœur. Va jouer, bébé adoré ! Sentant alors la nécessité d'une explication envers ce commensal nouveau, elle s'assit en continuant d'un ton posé qui voulait être attendri :

—Vous savez sans doute, monsieur, par mon cher parrain, que monsieur de Brix était père d'une petite fille, lors de notre mariage. Une jolie enfant, que j'aimais !... Malheureusement, la première femme de monsieur de Brix, morte dans un accès de fièvre chaude, a transmis à sa fille, avec son sang, avec son lait, une sorte de bizarrerie inconcevable, de sauvagerie invincible, de maladie mentale en un mot, qui lui rend impossible la vie commune et nous contraint à la tenir éloignée de nous.

—Combien cette nécessité doit être pénible à votre cœur, madame ! dit Eugène troublé de cette révélation douloureuse.

—Eloignée !... non, je n'ai pas eu le courage de l'éloigner. Elle est au château, sous mes yeux; mais j'ai le regret de ne la pouvoir présenter à mes amis... de ne pouvoir même en parler sans un cruel chagrin.

Monsieur Montrel vit ou crut voir une larme dans les beaux yeux de la jeune femme, et, tout confus d'avoir été la cause indirecte de cet accès de sensibilité :

—N'en parlez donc jamais ! s'écria-t-il, et consolez-vous en aimant doublement votre cher Aristide.

—C'est un ange que mon bébé a-loré ! soupira-t-elle en se dirigeant vers le parc que la pluie d'orage, déjà terminée, rendait plus frais et plus riant.

Où donc, le pauvre Eugène, si loyal, eût-il pris le doute qui flétrit, la méfiance qui corrompt ? Il croyait en Léonide femme du monde, mère libre, heureuse comme il avait cru en Léonide orpheline, dévouée toute jeune dans l'isolement et la tristesse.

Il s'abandonnait donc à son rêve retrouvé, plus doux qu'il ne fut jamais, n'y voyant qu'une ombre dont sa science chevaleresque se troublait. En aimant, en épousant Léonide, n'était-ce pas se consacrer à un bonheur déjà complet, au lieu de se dévouer à une existence brisée comme il en avait longuement caressé le désir ?

En découvrant une épine dans la vie brillante de madame de Brix, en la personne mystérieuse de cette petite belle-fille malade, ses scrupules se calmèrent subitement.

—Nous serons deux à aimer, à soigner, à guérir cette infortunée, se dit-il avec joie.

Ce séjour de Brix lui apportait mille douceurs. Tous les coquets bavardages du monde ne valent pas une heure de rêverie sous les feuillées ombreuses, où l'on n'entend que le surrémement des insectes dans l'herbe et le bruit furtif des ailes de petits oiseaux.

Le soir, quand le parc s'enormait à la clarté blanche de la lune d'automne, Léonide, baignée dans cette pâle lueur, lui semblait mille fois plus touchante que lors que les feux étincelants d'une fête faisaient miroiter l'éclat de son regard et l'or de ses cheveux.

Il prenait alors pour confident le ciel diamanté d'étoiles, l'herbe molle et le grand silence.

Le matin, quand tout dormait encore au château, Eugène était dans le parc, baignant son front de poésie et ses pieds de rosée, et si heureux !...

Ursule Poncelet, dont la destinée se bornait à servir le bonheur d'autrui, reçut bientôt aussi les confidences d'abord faites aux arbres du parc. Dans cette âme simple, où la jalousie n'avait jamais glissé de poison, il n'y avait place que pour aimer chrétiennement, chaulément, ceux qui venaient à elle avec quelque abandon.

Plus âgée qu'Eugène, disposée à lui donner les marques d'une sympathie maternelle, elle accepta de sonder sa sœur, le fit avec zèle et se chargea de faire attendre avec patience au jeune homme une réponse que la coquette veuve ne se pressait point de donner.

Eugène ne se plaignait point. Il prolongeait volontiers ces heures d'attente et d'espérance que l'avenir, avec ses joies nouvelles, ne lui rendrait plus. Les affections pures ont cela de franchement bon et enviable qu'elles soustiennent longtemps ceux qui les savourent au-dessus des vulgarités de notre monde réaliste.

XI

Un matin que monsieur Montrel commençait sa promenade avec le levon du soleil, il ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir dans l'allée où il s'engageait deux femmes inconnues qui marchaient avec lenteur.

L'une était une dame d'une cinquantaine d'années, aux traits accentués, dont l'ombon-point majestueux formait un opulent contraste avec la diaphane maigreur de sa compagne.

Celle-ci, très jeune—seize ans peut-être—s'avavançait avec fatigue, malgré le bras qui la soutenait, traînant ses pieds d'enfant avec des mouvements de colombe blessée qui laissaient tomber ses ailes.

Un capuchon de laine blanche la préservait de l'air matinal. On ne voyait de son visage que des lèvres minces et des yeux noirs, tristes, agrandis par une sorte de fièvre intérieure.

Ces yeux immenses se fixèrent sur le prome-

neur, pleins d'une curiosité naïve. Les paupières battirent et s'abaissèrent brusquement.

—C'est Marie de Brix !... C'est la pauvre enfant folle ! pensa l'ingénieur avec une pitié attendrie.

Et, passant près d'elle, il la salua profondément, avec le double respect qu'inspirent la jeunesse et le malheur.

La jeune fille en recevant ce salut s'arrêta, comme frappée d'une surprise inouïe. Ses lèvres pâles s'ouvrirent, on y vit monter le sang impétueusement; puis un sourire découragé remplaça sans transition ce rapt le réveil.

La dame majestueuse la rappela à elle-même d'un air irrité et l'entraîna, doublant le pas, non sans jeter un regard mécontent au promeneur qui put longtemps entendre, dans le silence matinal, sa voix grondante réprimander l'enfant.

Cette sévérité peu explicable pour le jeune homme lui fit éprouver une impression pénible. Le cœur serré, il contemplant s'éloigner les deux femmes, dont l'une était la souffrance, et l'autre, moins la protection que la correction.

—Pourquoi dissimuler ainsi cette existence brisée ? pensait-il; pourquoi réprimander cette jolie créature inconsciente pour un sourire à un étranger ? Cette enfant aux yeux veloutés est donc irrémédiablement intraitable ?... Si physiologie peindrait bien plutôt la résignation que la révolte... Pauvre petite !... Mais surtout pauvre Léonide !... Quelle croix maternelle le ciel lui impose !

Eugène ne parla pas au château de la rencontre qu'il avait faite, afin de ne pas attrister madame de Brix. Mais il hasarda quelques mots sur ce sujet émuant à sa prudente amie Ursule, pour laquelle il ressentait à la fois confiance et respect.

Mademoiselle Poncelet devint pâle en l'écoulant.

—Monsieur, dit-elle d'une voix troublée, vous touchez à une plaie saignante, la plus saignante peut-être de ma pauvre inutile existence. Que vous dirai-je de Marie ?... Je ne sais rien, je ne puis rien, je ne puis rien deviner. Croire qu'on pourrait faire quelque bien, ne fût-ce que par la patience, et se sentir aussi incapable matériellement que dévoré de désirs !... Voilà un supplice que je connais seulement depuis quelques années ! Un supplice s'ajoutant au premier....

—C'est la chère innocente Marie qui me l'impose.

—Vous l'aimez, mademoiselle ?

—Si je l'aime ? Elle était l'oiseau chantant de ma cage toujours noire. Les caresses de ses petites mains sont les meilleures que j'aie connues. Nous étions ensemble de tout ce qu'elle était trop jeune pour apprécier encore, et qui, moi, je ne verrai jamais. Elle me comprenait.

—Et maintenant ?

—Oh ! maintenant, je ne sais quel orage a soufflé sur cette intelligence, et surtout... surtout, me dit-on, sur ce caractère. La plus aimable des enfants est devenue avec les années, parait-il, la plus insupportable des jeunes filles.

—Quel malheur affreux !... Vous ne la voyez pas ?

—On me le refuse.

—Et le désire-t-elle ?

—Je l'ignore en ce moment. Voici bien des jours que je ne l'ai interrogée.

—Quoi !... madame de Brix ne vous donne pas la consolation de savoir tout ce qui touche cette chère créature ?

—Ma sœur redoute tout ce qui peut ébranler sa sensibilité.

—Elle est si honno ! conclut M. Montrel, avec un enthousiasme dont, à son extrême surprise, un soupir contraint de l'aveugle fut le seul écho.

Dans la soirée, comme Aristide venait embrasser sa mère avant d'aller dormir, le commandant, dont il était le voisin de chambre, lui recommanda gaiement d'être un peu moins bruyant que la nuit précédente, où les éclats de sa discussion avec sa gouvernante l'avaient plusieurs fois réveillé.

—Tiens ! dit l'aimable personnage en regardant en face le vieux militaire, vous vous plaignez de ça, vous !... Ça n'est pourtant pas grand-chose. Pourquoi ne vous plaignez-vous pas de Marie, quand elle pleure toute la nuit ?

—Quelle idée !... d'ailleurs, on n'entend jamais Marie.

—L'avez-vous vue ne voulez pas l'entendre : son appartement est en face du vôtre.

—De l'autre côté de la cour.

—Oh ! quand madame Heurtebot la gronde, cela perce les murs, allez !

—Tais-toi, méchant petit homme ! dit le commandant avec indulgence, Marie est malade.

—Marie est folle !... et puisqu'elle pleure toujours, maman va la faire enfermer. Elle nous gêne.

—Il faut aller dormir, bébé adoré ! interrompit Léonide avec une irritation visible. Vos bavardages nous fatiguent.

—Moi ! dit l'enfant gâté, je ne fatigue jamais personne.

—Et votre bonne vous attend.

—Ma bonne !... je lui fais peur moi... et je la bats si elle me contrarie... tandis que Marie est battue parce qu'elle a peur de madame Heurtebot.

—Oh ! le maudit enfant ! s'écria Léonide dont le rire de cristal eut une intonation fausse : il a juré, messieurs, de vous montrer ce soir combien une faiblesse autorise ses petits défauts.

CLAIRE DE CHANDENBUX.

(La suite au prochain numéro.)

A NORDENSKIÖLD \*

Plus heureux que beaucoup, tu jolis de ta gloire, Vivant, déjà ton nom est inscrit dans l'histoire ; L'Angleterre t'acclame et Paris te reçoit. Le monde te fait grand ; c'est bien, il te le doit ! Ta volonté triompha et grâce à ton audace, Un chemin est frayé dans l'océan de glace Et le Nord-Est n'a plus rien de caché pour nous. Etrange changement ! On les croyait des fous Ceux qui pendant longtemps ont rêvé ce passage, Mais maintenant le fou Nordenskiöld est un sage ! — C'est qu'il est revenu. Quand on part pour le Nord Et qu'on ne revient pas, on a grandement tort ! — Revenir !... Ah, voilà le mirage qui tente ! Mais qui toujours s'éloigne et trompe leur attente ; Hélas ! de cette gloire ils ne jouissent pas Et combien sont partis qui sont restés là-bas !...

Aussi n'oublions pas les noms de ces victimes Que le Nord affamé garde dans ses abîmes ; Et qui dorment si loin dans leurs linéaux glacés ; Ne sois donc pas jaloux, Nordenskiöld, si l'on chante Avec le Te Deum pour ta gloire éclatante Quelques De profundis pour tous les trépassés ! PAUL BASSEZ-PRÉVILLE, Montréal, 21 avril 1880.

\* Le grand voyageur qui vient de découvrir le passage du Nord-Est. — Né à Helsingfors (Finlande), le 18 novembre 1832. — Prononcez Nordenskiöld.

LA SEMAINE SAINTE À PARIS

Au faubourg, on porte le deuil chrétien dans son entière rigueur. — Le demi-deuil jusqu'au Jeudi-Saint, le deuil profond pendant les trois derniers jours. — Une femme qui se respecte n'oserait pas se montrer en robe de couleur à sa paroisse.

L'usage veut aussi qu'on sorte en grand équipage, avec ses plus belles livrées et ses laquais poudrés, si c'est l'habitude de la maison. — C'est un singulier contraste que celui de ces voitures étincelantes, aux chevaux de prix, aux livrées dorées, aux harnais miroitants avec le très humble costume de cachemire noir de celle qui en descend. L'ancienne aristocratie a pris de plus en plus le dédain de la toilette. Quelques jeunes femmes protestent encore. Rien d'austère comme le costume des nobles dévotes. Elles le font exprès. C'est une manière à elles de protester contre le mauvais goût du jour et le clinquant cosmopolite.

Leur excès de simplicité est si grand qu'il étonne qui ne les connaît pas.

Elles ont conservé les chapeaux en caribot et le cabas, qui le cabas noir des temps évanouis !

La duchesse de Che... n'a point de cabas, mais elle ne porte jamais de chaussures à talons, et ses manteaux de drap noir sont à la mode d'il y a douze ans. Sous cette laine taillée sans art, se cache une des plus grandes dames de France, et un des esprits les plus lumineux de ce temps.

Les jeunes femmes, qui n'ont pas le courage d'abdiquer tout à fait, trichent en choisissant des soies très mates, sans ornements, coupées en robes de pensionnaires. Avec leurs cheveux à la Vierge, lissés sous le chapeau-mantille en dentelle noire, leurs jupes touchant à peine à terre, et si modestes, leurs tailles serrées dans une jaquette de drap anglais à galons noirs et un tout petit bouquet de violettes de Parme, niché dans un coin, elles ont retrouvé leurs dix-huit ans, le charme et le sourire de leurs aurores. Il n'est pas jusqu'à leur teint, rosé par les longs sommeils, rendu transparent par un frugal régime qui n'ait repris sa fleur délicate. Pour la coquette même il faudrait deux Carêmes par an.

Les Amers de Houblon. — La compagnie qui fabrique les AMERS DE HOUBLON, à Toronto (Ontario), est la seule qui soit autorisée au Canada à vendre cette préparation. Elle en a acquis le droit exclusif, qui lui est garanti par les lois de la Puissance et par deux marques de commerce dûment enregistrées. Toute personne qui se servira de ces marques de commerce ou qui vendra une préparation portant le nom de AMERS DE HOUBLON, sera passible d'une forte amende. Les pharmaciens et le public voudront bien tenir compte de cet avis et refuser toutes les autres préparations qui ne sont que des contrefaçons et de véritables poisons. Les AMERS DE HOUBLON sont le remède le plus efficace qui soit connu.

LE MANUSCRIT DE SAINT PIERRE

S'il faut en croire le Sabaoth, journal des intérêts hébraïques, qui s'imprime à Constantinople, on aurait découvert récemment, dans des circonstances particulièrement curieuses, un manuscrit de l'apôtre Pierre.

Dans une sorte de caverne, paraissait vivre dans l'indigence un vieillard nommé Core, mort l'an dernier à Jérusalem, à l'âge de cent neuf ans ; on découvrit, outre une grande quantité de pièces de monnaie, représentant 200,000 francs environ, et un vieux châle de cachemire enveloppant divers papiers attestant l'origine du pauvre Core, et par lesquels il a été constaté qu'il appartenait à une famille fort riche, établie à Stockholm ; on découvrit, disons-nous, un volumineux manuscrit sur papyrus, enveloppé dans un morceau de soie verte, si bien mangée par le temps, qu'il tomba en loques au premier attouchement.

Le papyrus porte écrits en beaux caractères hébreux les mots suivants :

Pierre, pêcheur, sectateur (ou disciple), de Jésus, fils de Dieu, et continuateur de son œuvre, parle aux peuples de la terre qui écoutent la parole du Seigneur, selon l'amour et au nom du Dieu très saint.

Le manuscrit est signé d'une manière bizarre :

Moi, Pierre, pêcheur, au nom de Jésus, j'ai fini d'écrire la parole de l'amour, en l'an 50 de mon âge, à la troisième Pâque après la mort de mon Seigneur et de mon Maître Jésus-Christ, fils de Marie, et dans la maison de Belieri, scribe, près du temple du Seigneur.

Les savants de Jérusalem ont conclu qu'il était impossible à un auteur moderne d'écrire l'ancien hébreu avec une telle aisance d'allures, avec autant de connaissance de la portée de certains mots, enfin avec cette forme archaïque offrant tous les caractères de l'hébreu des meilleurs âges.

Est-ce vraiment un manuscrit de l'apôtre Pierre ? La Société biblique de Londres consultée sur cette question, aussitôt envoyée une commission sur les lieux. Cette commission, après de longues recherches, s'est prononcée pour l'authenticité du manuscrit, qu'elle considère comme étant bien l'œuvre de l'apôtre.

Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompt et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fbrifuge, un tonique et un altérant ; elle chasse la fièvre qui consume l'intéressé et lui fait éprouver le désir immédiat de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence débordante a paralysé presque tous les jours, et enfin elle ne laisse pas le système nerveux. — Le lendemain il n'y a plus de douleur, de tristesse, de dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : 51 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada.

S. LACHANCE, Pharmacien, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.

Mères ! Mères ! Mères ! ! !

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait des dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucré si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ont pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus débonnaire. Cette très précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inefficace pour les enfants. 25 cents la boîte.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE

Nous apprenons que la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec a pris des arrangements avec M. Cyrille Duquet, bijoutier de cette ville, pour faire frapper la médaille commémorative de la grande démonstration nationale du 24 juin 1880. Cette médaille, adoptée par la Société, servira et sera reconnue comme le seul insigne officiel en ce grand jour de fête du peuple canadien.

Le dessin de cette médaille, tel que retouché par l'artiste qui s'est chargé de l'exécution, est admirable de richesse et de goût artistique. Le métal qui entrera dans cette médaille conservera son brillant tout comme s'il était d'argent pur, et le prix de vente ne sera que de 25 cts. Comme la Société Saint-Jean-Baptiste s'est réservée un bénéfice sur la vente de cette médaille commémorative, par un contrat signé entre elle et M. Cyrille Duquet, il est de la plus haute importance comme du plus grand intérêt de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, qu'elle soit reconnue comme la seule médaille commémorative, ainsi que le seul insigne des membres de la Société.

Cette médaille sera prête dès le 15 de mai. La matrice qui porte gravées en creux les figures et les inscriptions pour frapper cette médaille, est exécutée par un des premiers artistes de ce continent. Une première commande de 25,000 a été ordonnée. Voici un aperçu des inscriptions qu'elle porte.

1er côté : au centre "Saint-Jean-Baptiste" entouré d'une "guirlande de feuilles d'ébène" ; "Société Saint-Jean-Baptiste de Québec" ; puis, "Nos institutions, notre langue et nos lois."

2e côté : au centre un "Colon," à ses pieds un "trophée d'instruments aratoires," puis un "Castor," surmonté d'un ruban sur lequel on lit : Labor improbus omnia vincit. Le colon tient un "Drapeau" sur lequel on lit : "Emparons nous du sol." Autour du médaillon : "Souvenir de la convention nationale du 24 juin 1880."

La presse du Canada et des États-Unis, est priée de reproduire.

PROPHÉTIES POUR 1881

LA FIN DU MONDE OU A PEU PRÈS

Les amateurs de sciences occultes sont en émoi, assure l'Abelle de la Nouvelle-Orléans. D'après la mère Shipton, une abesse du XVIe siècle, d'après les inscriptions des Pyramides et enfin d'après la Bible, la fin du monde ou une de ces convulsions gigantesques qui ont déjà changé la face du globe, doit survenir en 1881. Les prophéties de la mère Shipton ont été publiées pour la première fois en 1448 et republiées en 1641, et elles indiquent pour 1881 la fin de la période de tranquillité relative dont la terre a joui depuis près de 6,000 ans.

Les antiquaires prétendent que les inscriptions faites, il y a plus de 4,000 ans dans la grande galerie de la grande pyramide, contiennent une marque à l'année 1881. qui indique que dans cette année un nouveau jeu de centres solaires et de constellations exercera son influence sur notre planète et que cela se terminera par des perturbations terrestres du genre de celles qui ont marqué les premières périodes décrites par les géologues et qu'on a essayé de faire correspondre aux six jours de la création. L'almanach de la pyramide est basé sur l'observation faite par les savants égyptiens des signes du Zodiaque et des changements dans les corps célestes, et des cycles du temps dont le moindre est de 6,000 ans, ce qui n'est que le quart du grand cycle de 24,000 ans.

Enfin des astronomes modernes prétendent que nous approchons du moment où l'axe polaire de la terre va changer, parce que le dernier changement a eu lieu il y a 6,000 ans. Ce dernier changement avait été calculé à Babylone à un jour près et les immenses murailles de cette ville avaient été construites en prévision

d'un déluge possible. Les mêmes astronomes avaient aussi calculé le changement suivant dans l'axe polaire de ce changement va survenir dans l'ère où nous vivons. Noé n'a pu se sauver avec sa famille que parce qu'il avait la connaissance de ces mystères, et c'est ainsi qu'il a échappé au déluge, conséquence d'un de ces bouleversements qui arrivent tous les 6,000 ans.

A côté des indications basées sur les calculs de la science, viennent s'ajouter les textes des Écritures. Emilio Castelar et le professeur Baldwin ont trouvé dans les prophéties de Daniel des passages donnant lieu de croire que la machine terrestre va subir un temps d'arrêt vers 1881.

Hâtons-nous de rassurer nos lecteurs. Les données sur les premiers âges de la terre et les bouleversements qui s'y sont produits, nous portent à croire que les jeunes continents comme l'Amérique et l'Australie seront épargnés ; ils serviront de réserve pour la reproduction de la race humaine. Quelques-uns des vieux continents pourront s'affaiblir en tout ou en partie et seront remplacés par des océans, comme cela est arrivé pour l'Atlantide, vaste continent qui reliait autrefois l'Afrique à l'Amérique. Il y aura des abaissements et des exhaussements jusqu'à ce que l'équilibre se soit rétabli autour du nouvel axe polaire que des calculateurs hardis placent déjà dans l'Utah.

Voilà qui est plus fort assurément que le fameux raz-de-marée annoncé par le professeur Tice et qui n'est jamais venu. Et, cependant, il n'est que trop vrai que notre pauvre globe terrestre est exposé à être détraqué par les perturbations qui peuvent survenir dans les lois de gravitation des corps célestes. Sera-ce dans un an ou dans mille ans ou plus ? Voilà ce que nul ne peut affirmer, mais nous devions mettre nos lecteurs au courant de ce qu'on dit sur la matière, afin que si le cataclysme survient, ils ne puissent pas nous reprocher de n'avoir pas crié : "gare." Nous ne leur cacherons pas qu'il y a quelque chose d'inquiétant dans l'attitude d'Hercule et de ses satellites. Il est à craindre que la contre-attraction de Sirius et d'autres centres de systèmes solaires ne force Hercule et ses lunes à changer leur axe polaire, et alors la pauvre terre perdra son équilibre et verra ses continents, ses îles et ses océans se bousculer d'une façon peu agréable pour les bêtes, grosses et petites, qui vivent à la surface du globe ou au sein des ondes.

Qui vivra verra ! Un monde averti en vaut deux !

A considérer. — Si quelqu'un veut faire une emplette, il est tout naturel qu'il cherche à s'assurer où il pourra se procurer de belles et bonnes marchandises à bon marché, au meilleur marché possible.

Nous offrons aujourd'hui une fois pour tout le moyen de trouver cette place sans trouble. C'est chez nous, au No. 615 rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, à l'enseigne des deux boules noires.

Nous l'avons dit déjà bien souvent, mais désirant le graver profondément dans la mémoire du lecteur, nous lui demandons la permission de le dire encore une fois :

Nous vendons réellement à meilleur marché qu'ailleurs. Les raisons en ont aussi été données bien des fois, les voici :

Nous achetons directement des manufactures ;

Nous achetons presque tous les fonds de banqueroute offerts en vente sur le marché ;

Nous sommes agents pour deux des plus célèbres manufactures européennes, d'où sortent ces incomparables tissus de dentelure.

Nous faisons nos affaires argent comptant et nous importons nous-mêmes.

L'administration de notre établissement se fait de la manière la plus économique possible, sans préjudice toutefois au service qui doit être fait avec promptitude et politesse.

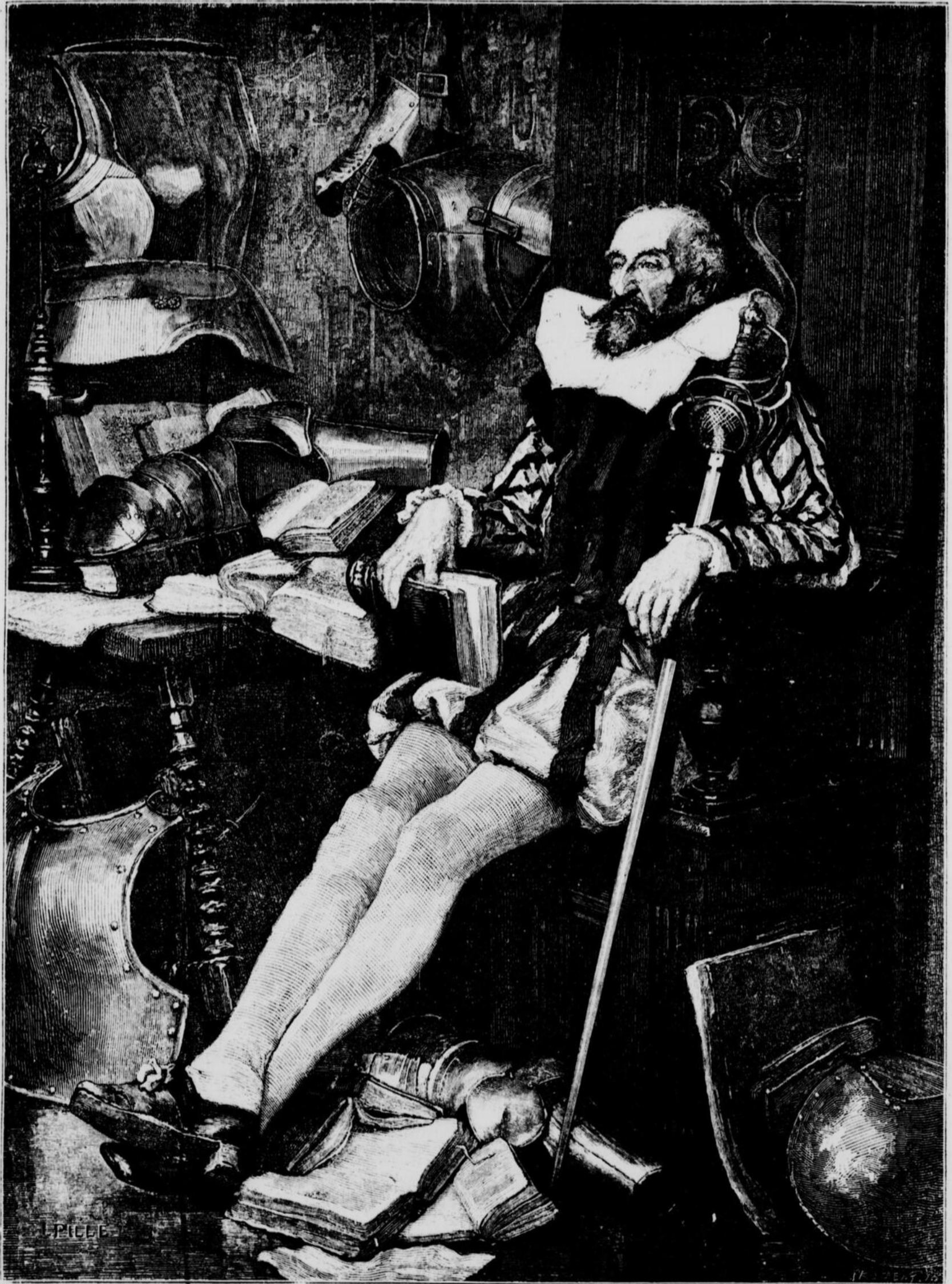
Le public est invité à venir s'assurer de ces faits.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.



DON QUICHOTTE

CHOSSES ET AUTRES

Le gouvernement allemand doit établir prochainement une ambassade au Vatican.

La Russie est à la veille de contracter, par l'entremise des Rothschild, un nouvel emprunt de £15,000,000.

Le musée du collège d'Ottawa vient de faire l'acquisition d'un casse-tête, propriété du chef sauvage Sitting Bull.

La révolution à Antioquia a été étouffée par les troupes du gouvernement national, après un mois de luttes acharnées.

La fondation de la communauté de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal, remonte au 21 avril 1650—230 ans!

Un obélisque va être érigée, par ordre de la reine Victoria, sur la scène de la mort du prince impérial, au Zoulouland.

Le Révérend Père Charand, Provincial des Jésuites de l'Amérique Septentrional, est arrivé à Québec.

On s'attend aux Trois-Rivières que la navigation s'ouvrira cette année à peu près à la même époque que l'année dernière.

Le président Grévy vient d'acheter un magnifique hôtel avec jardin sur le boulevard Mareshberbes, aux prix de 1,600,000 francs.

Le comte de Lesseps dit que des souscriptions au canal de Panama lui ont été promises en Amérique au montant de 300,000,000 de francs.

Deux mille hommes d'infanterie et sept cents hommes de cavalerie sont partie de Teheran pour Khorassan, afin de protéger la frontière persanne.

Le Gaulois dit que le comte de Paris a été dépossédé du grade de lieutenant colonel qu'il avait dans l'armée territoriale. Le comte est allé à Goritz (Illyrie).

Quelques mennonites et autres émigrants ont quitté Winnipeg, pour se rendre sur les terres du Dakota, où ils trouvent de plus grands avantages.

Une lettre de Chicago porte que les Canadiens-Français de cette ville iront à Québec au nombre de trois mille, avec bannières et corps de musique.

La société d'agriculture du comté de Maskinongé a décidé de faire l'achat d'animaux reproducteurs pour le montant de \$600.

Un cyclone effrayant a balayé le village de Marshfield, sur la ligne du chemin Atlantique et Pacifique. On dit que 75 personnes ont été tuées et 200 blessées. 40 cadavres ont été retrouvés.

L'Événement de Paris dit que le roi des Belges a envoyé sa démission à l'Association littéraire internationale pour ne pas être assis à la même table que Victor Hugo.

Les produits de ferme de l'Illinois, l'année dernière, se sont montés à la somme de 200 millions de piastres, ce qui est le double du produit de toutes les mines d'or et d'argent des Etats-Unis.

Plusieurs Américains des Etats-Unis ont visité les cantons de l'Est ces jours dernier, et ont acheté beaucoup de chevaux à des prix malheureusement réduits.

M. Calixa Lavallée va composer la musique pour le nouvel hymne canadien-français du juge Routhier, lequel doit être chanté à Québec, à la fête prochaine de la Saint-Jean-Baptiste.

Une nouvelle expédition belge en Afrique se prépare. Cette fois, ce n'est plus d'une expédition purement scientifi-

fique qu'il s'agit, mais bel et bien d'une tentative de fonder un ensemble de comptoirs commerciaux sur les bords du grand fleuve qui arrose le versant de l'Atlantique.

Il y a quatre mille acres de terre plantées en vignes dans les Iles-aux-Raisins du lac Erié. Elles ont donné, l'année dernière, seize millions de livres. La production du vin a été d'un peu plus d'un million et demi de gallons.

On parle d'un établissement à Joliette d'une manufacture de fuseaux. Si les propriétaires trouvent 25 mille cordes de boulevard dans les environs de la ville, la chose s'accomplira.

Un Suédois excentrique, qui est en train de faire le tour de l'Europe dans une petite voiture trainée par trois chiens, est attendu à Londres prochainement. Ce singulier équipage lui attirera probablement de mauvaises affaires de la part de la société pour la protection des animaux.

Dimanche, le 18 courant, jour anniversaire de l'élévation de Sa Sainteté le Pape, au trône Pontificale, les élèves de la Propagande ont donné une fête au Vatican à laquelle assistaient le corps diplomatique, des membres du clergé et plusieurs citoyens éminents. Des poèmes y ont été lus en quarante cinq langues différentes.

M. Joseph Mondore, demeurant au No. 162, rue Saint-Martin, Montréal, est entré dans sa centième année. Ses facultés ne semblent pas encore avoir été atteintes et sa santé est meilleure que celle de beaucoup de vieillards de soixante ans.

Huit cent quarante-trois accidents de chemins de fer par suite desquels 132 personnes ont été tuées, et 752 blessées ont eu lieu aux Etats-Unis, durant l'année finissant le 30 septembre 1879.

Deux monastères de Trappistes ont été récemment établis au Cap de Bonne-Espérance et vingt-cinq sujets de cet ordre si sévère et si bien discipliné, sont partis pour l'intérieur de l'Afrique où ils veulent former un établissement permanent.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centins.

NAISSANCE

En cette ville, le 15 courant, la dame de Georges Joliveau, 6er., marchand, un fils.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelleteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

Les abonnés qui ne collectionnent pas L'OPINION PUBLIQUE pour la faire relier, nous obligeraient beaucoup en nous envoyant les Nos. 1 et 10 de cette année, que nous voulons bien payer à raison du prix d'abonnement.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 29 avril 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 608, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 213.—MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; Un ami des Échecs, Ottawa; M. Lalandry, New-York; V. Gagnon, Québec; Trifurvien, Trois-Rivières; A. C. Saint-Jean; M. Toupin, P. Dugas, Montréal.

CORRESPONDANCE.

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merol.

M. Arnoux de Rivière, Paris.—La livraison de la Revue pour le mois de février seulement nous est parvenue.

A. C., Saint-Jean.—Vous recevrez le catalogue dans quelques jours.

NOUVELLES.

—On dit que le Capt. Mackenzie doit fixer sa résidence à Boston.

—Le Cercle d'Échecs de Québec, dit-on, a provoqué le Cercle d'Échecs de Montréal pour un match par voie télégraphique. Il est probable que le défi sera accepté.

—Nous recevons réception de la livraison d'avril du Chess Monthly, publié à Londres, par MM. Hofer et Zuckertort. Nous en dirons quelques mots dans notre prochain numéro. Prière de continuer l'échange.

—M. Sidney Herzberg, vice-président pour le Colorado, de l'Association Échiquéenne des États-Unis, fait une suggestion assez originale, mais qui n'est pas moins opportune.

"J'ai rencontré, dit-il, des joueurs d'échecs, dans divers lieux, et même dans les cabanes solitaires de nos mineurs, où l'on est loin de s'attendre à les trouver. Je crois qu'il serait avantageux pour l'Association d'adopter une insigne, à l'instar des autres sociétés; les amis des échecs pourraient ainsi se reconnaître facilement. Il m'est arrivé souvent d'avoir des relations avec des étrangers durant des semaines et des mois, et de ne devoir qu'au hasard la découverte de leur qualité d'amateurs passionnés des échecs; un simple insigne de ralliement aurait fait disparaître toute difficulté. Une insigne, se composant d'un petit échiquier, ou d'une partie d'échiquier, en or, avec cases en émail, bleues et blanches, serait très convenable."

ENIGME No. 7.

Composée par M. G. RICHHELM.

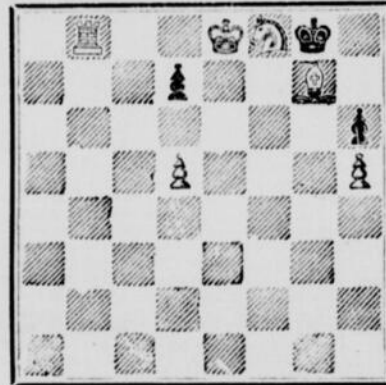
Placez les pièces comme au commencement de la partie, et les Noirs doivent faire les mêmes mouvements que les Blancs. Les Blancs font échec et mat par le Tour et le Cavalier en 13 coups.

PROBLÈME No. 215.

(Du Brantford Courier.)

Problème dédié avec profond respect à J. W. SHAW, 6er., Montréal, par M. H. F. LER.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 213.

Blancs. 1 D 6e CR 2 C 7e C 3 D mat. Noirs. 1 R pr F (A) 2 ♠

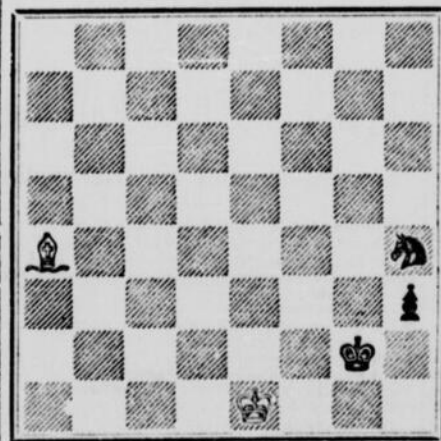
(A) 1 R pr C 2 ♠

2 D 1er CD 3 D 5e CD mat. Et autres variations.

PIN DE PARTIE No. 5.

Composé par M. S. LOYD, Saint-Elizabeth, N. J.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font partie remise.

Solution du problème No. 212.

Blancs. 1 R 7e C 2 R 7e F 3 R 7e D 4 P 7e R 5 R 6e R 6 R 5e F 7 R 4e C 8 R 4e T 9 R 5e T 10 P 7e F, échec 11 P 7e C, échec 12 P 6e C, échec et mat. Noirs. 1 R 1er R 2 R 1er F 3 R 1er C 4 R 1er T 5 R 1er C 6 R 1er T 7 R 1er C 8 R 1er T 9 R 1er C 10 R 1er T 11 R 2e T

A VENDRE

Une file complète de L'OPINION PUBLIQUE depuis sa fondation en très bon ordre. S'adresser à J. Quintal, bureaux du Courrier de Montréal, rue St-Gabriel.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

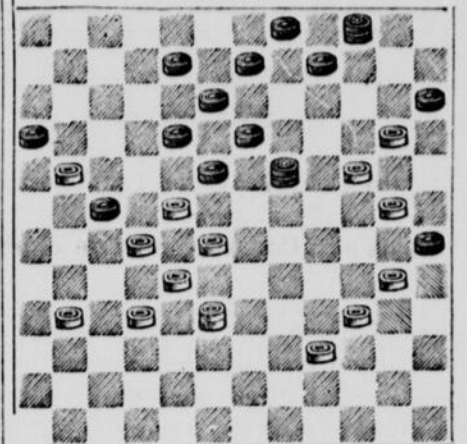
Solutions justes du Problème No. 211

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pâment, R.-H. Denis, F. Larose, N. Saucier, L. Sayer, Elie Jacques, Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Batiscan:—Un Amateur.

Dans le problème 212, il faut un pion Noir sur la case No. 3 au lieu de 5.

PROBLÈME No. 213

Composé par M. P. BLACK, East Saginaw, Michigan NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 211

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers for each side.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 24 avril 1880.

Large table listing market prices for various goods like flour, grains, dairy, and meat, with columns for item names and prices.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour superstructure de Ponts en Fer

Des soumissions adressées au sousigné seront reçues jusqu'à MIDI, SAMEDI, le 15 MAI prochain pour l'érection des superstructures en Fer sur les décharges Est et Ouest du lac des Bois.

Les spécifications et autres détails seront donnés sur application au Bureau de l'Ingénieur en-Chef à Ottawa, le ou après le 15 AVRIL.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 1er avril 1880.



CANAL WELLAND

Avis aux Constructeurs de Ponts

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné (Secrétaire des chemins de fer et canaux), et endossées: Soumission pour Ponts, Canal Welland, seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Ouest, MARDI, le 15 JUIN prochain, pour la construction de ponts mobiles et de ponts fixes, à différents endroits sur le canal Welland.

Les plans, spécifications et conditions générales peuvent être vus à ce bureau, le et après LUNDI, le 31 MAI prochain; on pourra aussi se procurer des formules imprimées pour soumission.

Les soumissionnaires devront avoir eux-mêmes tous les instruments, et avoir toutes les connaissances nécessaires à ce genre de travaux; ils devront se rappeler aussi qu'aucune des soumissions ne sera prise en considération à moins d'être faite strictement selon les dispositions mentionnées sur les formules imprimées, et dans le cas d'une compagnie—de porter les signatures, la nature de l'occupation et la résidence de chacun des associés; et à moins que de plus, un chèque de banque accepté, pour la somme de \$250, pour chaque pont, pour lequel un offre est fait, s'accompagne chaque soumission, cette somme ne devant pas être rendue, si les soumissionnaires refusent d'accepter le contrat aux conditions mentionnées sur leur soumission.

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées. Pour la parfaite exécution du contrat le ou les soumissionnaires dont il sera décidé d'accepter les soumissions recevront avis que leurs soumissions sont acceptées, à condition qu'ils fassent un dépôt de cinq pour cent sur le montant du contrat—dont la somme envoyée avec la soumission formera partie—qui devra être mis au crédit du Receveur-Général, dans le délai de huit jours de la date de cet avis.

Quatre-vingt-dix pour cent seulement de la somme due pour ouvrages faits sera payé, tant que tous les travaux ne seront pas complètement terminés.

Ce département ne s'engage pas cependant, à accepter la plus basse ni aucune soumission.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 29 mars 1880.



CANAL WELLAND

Avis aux Entrepreneurs - Machinistes

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné (Secrétaire des Chemins de Fer et Canaux), et endossées: " Soumission pour ponts d'écluses, canal Welland, " seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, JEUDI, le 3 JUIN prochain, pour la construction des ponts et de tous les appendices nécessaires pour les nouvelles écluses du canal Welland.

Les plans, spécifications et conditions générales peuvent être vus à ce bureau le et après le 20 MAI prochain, JEUDI; on pourra aussi se procurer des formules imprimées pour soumission.

Les soumissionnaires doivent avoir eux-mêmes tous les instruments et avoir toutes les connaissances pratiques nécessaires à ce genre de travaux; ils devront se rappeler aussi qu'aucune soumission ne sera prise en considération à moins d'être faite strictement selon les dispositions mentionnées sur les formules imprimées, et dans le cas d'une compagnie, de porter les signatures, la nature de l'occupation et la résidence de chacun des associés, et à moins que de plus, un chèque de banque accepté, pour la somme de \$ 50, pour les ponts de chaque écluse s'accompagne chaque soumission, cette somme ne devant pas être rendue, si les soumissionnaires refusent d'accepter le contrat aux conditions mentionnées sur leur soumission.

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées. Pour la parfaite exécution du contrat, le ou les soumissionnaires dont il sera décidé d'accepter la soumission, recevront avis que leurs soumissions sont acceptées, à condition qu'ils fassent un dépôt de cinq pour cent sur le montant du contrat—dont la somme envoyée avec la soumission formera partie—qui devra être mis au crédit du Receveur-Général, dans le délai de huit jours de la date de cet avis.

Quatre-vingt-dix pour cent seulement de la somme due pour ouvrages faits sera payé, tant que tous les travaux ne seront pas complètement terminés. Ce Département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 19 mars 1880.



Chemin de Fer du Pacifique

Soumission pour Réservoirs et Mécanisme de Pompes

Des soumissions seront reçues par le sousigné jusqu'à SAMEDI, le 15 de MAI prochain pour fournir et mettre en place aux différentes prises d'eau sur le parcours de cette partie du chemin de fer du Pacifique, actuellement en voie de construction, des réservoirs à l'épreuve de la gelée, avec leurs pompes et leurs accessoires. Ils devront être mus soit par le vent ou par la vapeur, selon les avantages que présentera la localité.

On peut voir les plans et devis et obtenir tous les renseignements nécessaires au Bureau de l'Ingénieur en-Chef, à Ottawa, le et après le 15 Avril.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 1er avril 1880.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs-Mécaniciens

Des soumissions cachetées—adressées au sousigné, (secrétaire des chemins de fer et canaux), et portant sur l'adresse les mots: " Soumission pour ponts d'écluses pour le canal Lachine, " seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, JEUDI, le troisième jour de JUIN prochain, pour la construction des ponts et du mécanisme nécessaires aux nouvelles écluses du Canal Lachine.

On peut en se présentant à ce Bureau, le et après JEUDI, le VINGTIÈME jour de MAI prochain, voir les plans et prendre lecture des conditions et des descriptions nécessaires. On y trouvera aussi des blancs de soumissions.

Les personnes qui désirent soumissionner doivent être munis de tous les outils et du matériel nécessaires à ces travaux, et avoir une connaissance parfaite de ce genre d'ouvrage. De plus elles doivent se tenir pour averties que l'on n'acceptera que les soumissions faites dans les formules, et dans le cas où des associés soumissionneraient, ils devront joindre à leurs signatures personnelles la nature de l'occupation et la résidence de chacun des membres de la dite société. Un chèque accepté par une banque pour une somme égale à \$250, pour les ponts de chaque écluse devra accompagner chaque soumission, et dans le cas où le ou les soumissionnaires refuseraient d'exécuter les travaux au prix demandé par leur soumission, cette dite somme de \$250 sera confisquée.

Les chèques des personnes dont les soumissions n'auraient pas été acceptées, leur seront retournés. Pour la garantie de la bonne exécution des travaux, là où les personnes dont la soumission sera acceptée, devront au reçu de l'avis de l'acceptation, déposer une somme de cinq pour cent du montant fixé dans la soumission, au Bureau du Receveur-Général, et ce, huit jours après la date de l'avis de l'acceptation.

Quatre-vingt-dix pour cent sur les estimés des travaux en cours d'exécution seront payés aux entrepreneurs jusqu'au parfait achèvement de l'ouvrage.

Le département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux, Ottawa, 29 mars 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives.
16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département.
20 wagons de seconde classe.
3 wagons d'express ou de bagage.
3 wagons de poste et wagons fumoirs.
240 wagons de fret couverts.
100 wagons de fret découverts.
2 charrettes pour le déblaiement de la voie.
2 charrettes à neige.
2 charrettes en saillie.
50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Péninsule du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'Ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MAR\* prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le sousigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

HOTEL RIVARD

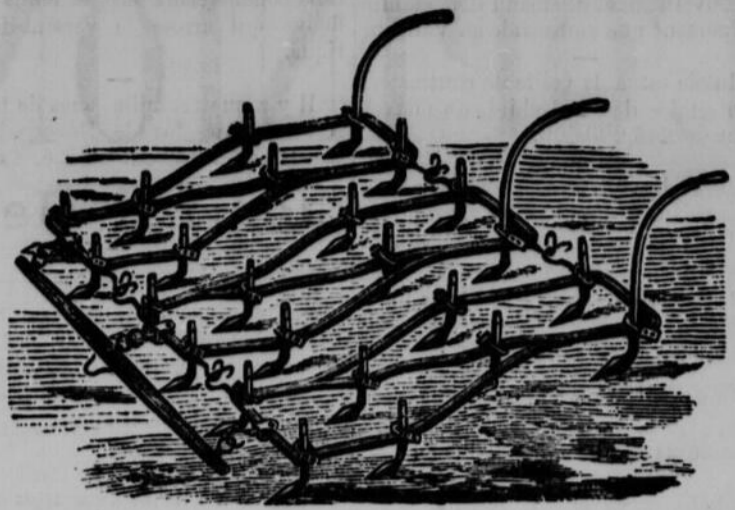
No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table se laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Buses soirées et romanes.

F. RIVARD, gérant.

GRUBBEURS EN HERSES

Entièrement faits



d'Acier et de fer-battu

Ces instruments agricoles, connus sous le nom de "CULTIVATEURS," sont fabriqués en différentes sections. A chaque section est attachée une poignée, qui en facilite le fonctionnement dans les terrains difficiles. Cette nouvelle invention mérite l'attention de tout cultivateur qui désire retirer un profit de sa terre, et le coût de cet achat sera très certainement remboursé, dès la première année.

L'ARMONTH & SONS, 23 RUE DU COLLEGE MONTREAL.

Où à l'AGENT de MESSIEURS FROST & WOOD, dans votre quartier, fabricants de Moissonneuses et Molins à Faucher, Horse Rakes, Charrues, Rouleaux pour les Charrs et Cultivateurs, en bois et en fer.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

DIVISION EST

CHANGEMENT D'HEURES

A dater de lundi 2 février, les convois partiront comme suit, tous les jours, les dimanches exceptés:

Table with 2 columns: Station, Time. Rows include De Montréal, De Trois-Rivières, Arrivant à Québec.

Table with 2 columns: Station, Time. Rows include De Québec, De Trois-Rivières, Arrivant à Montréal.

Les convois partent de la gare du Mile-End d'x minutes plus tard.

Billets à vendre aux bureaux de MM. STARNES, LEVE & ALDEN, agents, No. 202, rue Saint-Jacques, au No. 158, rue Notre-Dame, et aux gares d'Hochelega et Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent Général.

Montréal, 16 mars 1880.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes N.A.S.-SAU, Nassau, N.-Y.

AVIS

APPLICATION sera faite à la Législature de Québec, à sa prochaine Session, pour un Acte incorporant "La Compagnie de Chauffage par la vapeur de Montréal."

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epicier respectables.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Buriand,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui combine une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à très bon marché.

ESSAYEZ-LE!



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit:

Table with 2 columns: Train, Time. Rows include Train Express pour Hull, Arrivant à Hull, à Aylmer.

Table with 2 columns: Train, Time. Rows include Train Express de Aylmer, Train Express de Hull, Arrivant à Hochelega, Train pour St-Jérôme.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

G. A. SCOTT, Surintendant-Général.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal, 22 janvier 1880.

Table with 2 columns: Précieuses, Verités.

Si vous êtes malade, ou languissant sur un lit de douleurs, prenez Houbion. Les Amers de Houbion vous guériront.

Si vous êtes Ministre, et que vous vous soyez surchargé de devoirs de pasteur; ou si vous êtes un homme de lettres, travaillant à la plume, et que vous soyez fatigué par les soins et l'ouvrage ou si vous êtes simplement souffrant, si vous vous sentez faible et abattu, sans savoir trop pourquoi,

Les Amers de Houbion vous guériront. Si vous êtes un homme d'affaires, affaibli par la multiplicité de vos devoirs journaliers; ou un homme de lettres, travaillant à la plume, et que vous soyez fatigué par les soins et l'ouvrage ou si vous êtes simplement souffrant, si vous vous sentez faible et abattu, sans savoir trop pourquoi,

Les Amers de Houbion vous fortifieront. Si vous êtes jeune, et que vous soyez souffrant de quelque indisposition, ou que vous profitez trop vite, comme il arrive souvent,

Les Amers de Houbion vous soulageront. Si vous travaillez dans une boutique, sur une ferme, au puy, ou ailleurs, et que vous soyez fatigué par le besoin d'être purifié, marquez le vigueur ou requiert un stimulant sans ennuis.

Les Amers de Houbion sont ce qu'il vous faut. Si vous êtes vieux, avez le poil faible, les nerfs agités, et sentez vos facultés s'affaiblir,

Les Amers de Houbion vous rendront la Vigueur.

LE REMÈDE DE HOUBION CONTRE LA TOUX est le plus agréable, le plus sûr et le meilleur. Demandez-le aux enfants.

Le Consuet de Houbion pour la Poitrine, le Foei et les Bronches, est supérieur à tout autre. Il guérit par l'absorption. Il est parfait. Demandez-le chez les droguistes. Les A.H. sont un remède certain contre l'ivrognerie, l'usage de l'opium, du tabac et de tous narcotiques.

Le tout en vente chez tous les droguistes, Compagnie des Amers de Houbion, Rochester, N.-Y. En vente chez

LYMAN, FILS & Cie., Montréal. H. S. EVANS & Cie., " H. HASWELL & Cie., "

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. A l'essai—vous à

SHERMAN & Cie., Marshall, Mich.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURIAND (LIMITÉE).